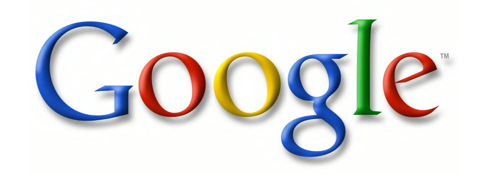
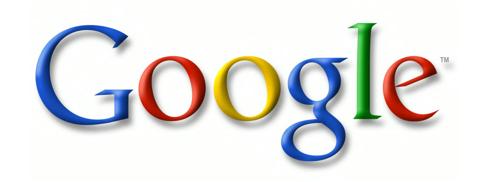
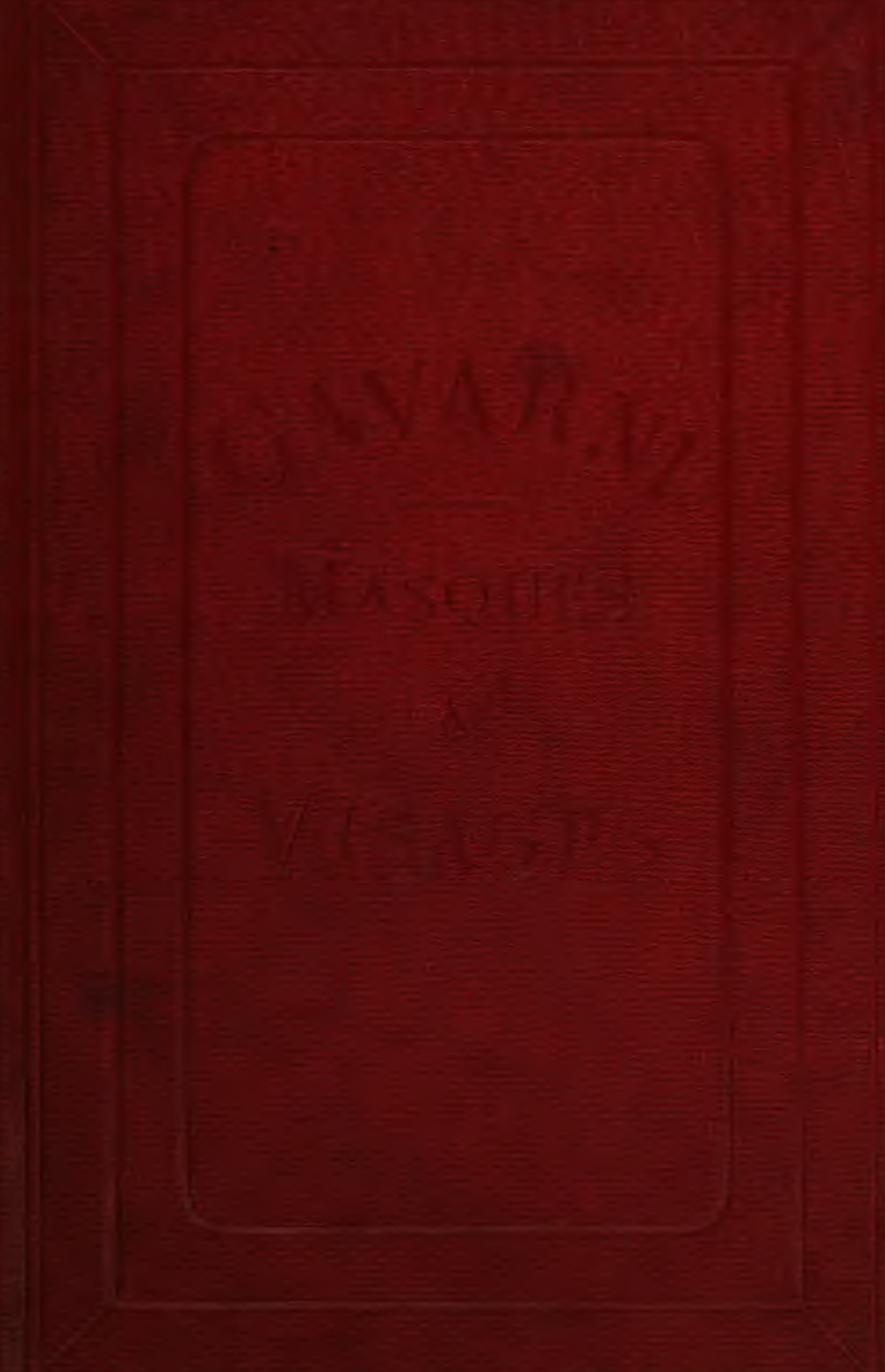




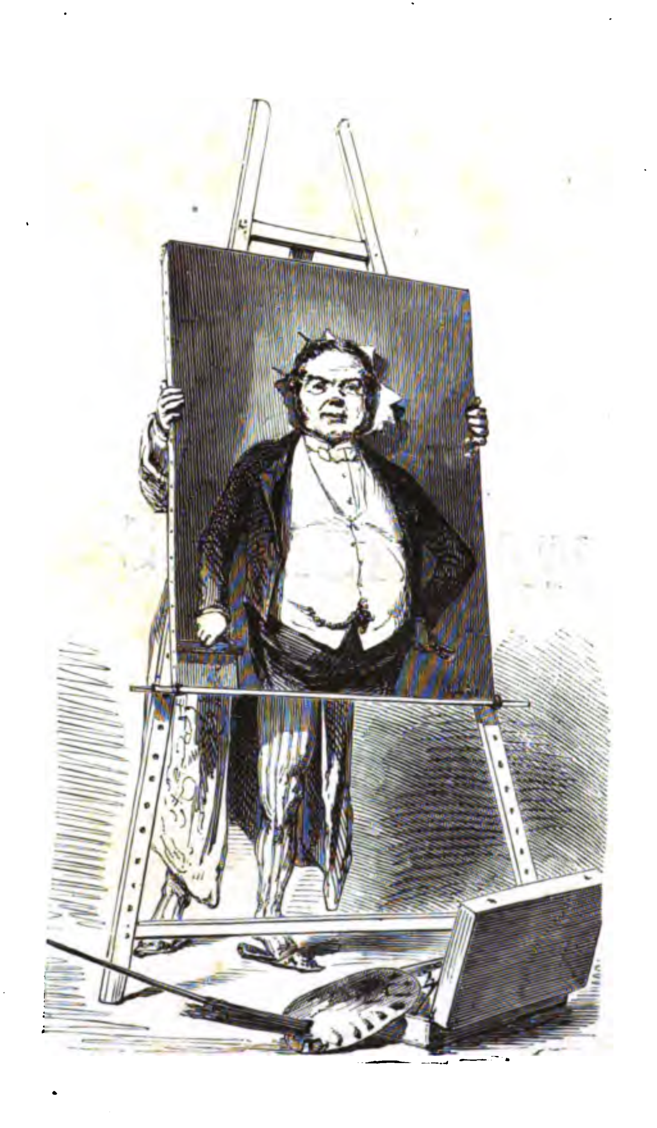



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

5/-

MASQUES

ET VISAGES



GAVARNI

MASQUES

ET VISAGES



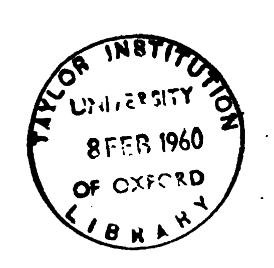
PARIS

LIBRAIRIE DU FIGARO
3, RUE ROSSINI, 3

DOCKS DE LA LIBRAIRIE
38, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 38

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

1868



Gavarni était mon ami, mon contemporain, et mon voisin de campagne. C'est pour moi une sorte de mélancolique plaisir que d'avoir réuni dans le volume qu'on va lire le portrait du grand artiste, en pleine fleur de talent et de jeunesse, les plus fins de ses dessins et de ses légendes dispersés dans vingt journaux et dans cent albums, et aussi des études qui sont un hommage rendu par les générations nouvelles à la génération de 1830.

Le portrait de Gavarni, dessiné par lui-

même, que nous devons à l'obligeance de M. Curmer, est le seul qui existe; nous l'avons fait graver de nouveau. Il fallait cette tête fine et cet œil spirituel au devant de la longue procession des femmes fourbes des hommes de plaisir fatigués et des penseurs attristés et amers comme Thomas Vireloque.

H. DE VILLEMESSANT.

PRÉFACE

Un directeur vint un jour trouver le dramaturge Adolphe d'Ennery, qui débutait dans la carrière, quand ses aînés y étaient encore, ce qui ne lui permettait d'être joué que de loin en loin.

— Mon cher ami, lui dit cet entrepreneur de spectacles, voici ma position : Je croyais que mon grand drame serait prêt cette se-

maine, malheureusement les décors ne marchent pas. Est-ce que vous ne pourriez pas me donner quelque chose pour amuser le tapis. Je ne serai pas exigeant, mais je dois vous prévenir que vous ne serez pas joué plus de quinze fois, d'autant plus qu'ayant tout sacrifié à la grosse machine qui doit tenir tout l'hiver, je ne pourrai rien vous donner comme mise en scène. Du reste je ne tiens pas précisément à ce que ce soit bon, mais à ce que ce soit vite fait.

Huit jours après, d'Ennery apportait son manuscrit qu'on lut aux artistes dans les combles et qu'on répéta dans les couloirs, la scène étant prise toute la journée par les préparatifs de la grande pièce. L'ouvrage de d'Ennery s'appelait *la Grâce de Dieu,* et eut deux cents représentations consécutives, ce qui en ferait aujourd'hui cinq cents. En revanche, la fameuse grande pièce qui lui succéda et dont j'ai oublié jusqu'au titre, fut

jouée onze fois devant des recettes humiliantes.

Cette aventure très-fréquente au théâtre représente plus exactement que toutes les définitions ce personnage irrégulier et fantastique qu'on appelle la postérité. Elle dédaigne presque toujours ceux qui travaillent le plus assidûment pour elle, pour se jeter dans les bras d'un insouciant qui ne s'est jamais inquiété de savoir ce qu'il serait avant pas plus qu'après sa mort. Gavarni est le type de cet homme célèbre *malgré lui*. Il eût été bien étonné, quand il apportait tous les jours au *Charivari* sa pierre lithographique, si quelqu'un lui eût annoncé que la réunion de ces saynètes qu'il croyait si fugitives et si légères deviendrait un jour l'expression la plus saisissante et la plus vraie des mœurs de toute une nation et de toute une époque.

Gavarni a travaillé au jour le jour, je n'en

doute pas, mais comme depuis longtemps hélas! c'est précisément au jour le jour que nous vivons, il est resté jusqu'à présent notre peintre le plus fidèle. Je n'ai jamais eu le bonheur de connaître, ni même la chance de rencontrer une seule fois le grand artiste dont je parle ici, comme le spectateur payant parle de la pièce qu'il a vue la veille, et dont il ne connaît ni les auteurs ni les interprètes.

Peut-être est-ce la meilleure situation pour juger une œuvre. Il est certain en tous cas que je n'ai pu me laisser entraîner par les séductions de sa conversation qu'on disait adorable, vers cette sympathie irrésistible, qui devient la carte forcée de l'éloge. Ce qui me surprend chez l'auteur des *Maris me font toujours rire*, des *Hommes et des femmes de plume* et des *Fourberies de femmes*, c'est son incroyable lucidité et la précision de ses coups. Il n'a jamais été dans ses dessins légendaires, l'homme des concessions et des

périphrases. D'un mot et d'un trait de crayon il dégageait l'intention du fait. Quoi de plus naturel qu'une enfant laisse tomber sa poupée dans le jardin du voisin? Gavarni voit là toute une intrigue. En vain la jeune mère jure-t-elle à l'artiste ses grands dieux que le hasard seul a présidé à cet événement.

« Pardon, madame, lui répond froidement Gavarni, une poupée ne tombe chez le locataire d'au-dessous qu'afin d'obliger celui-ci à rapporter celle-là. »

Il est arrivé à tout le monde de nourrir une sorte de passion pour un tableau ou une statue qu'on accepte sans contrôle. Un matin entre chez vous un homme du métier qui vous dit lorsque vous lui présentez l'objet de votre culte :

« Ce ne serait pas mal en effet, si la jambe droite était un peu moins longue et si le cou était mieux emmanché. »

A partir de cette révélation, ces défauts que vous n'aviez pas aperçus vous sautent aux yeux, et vous prenez votre tableau en grippe. Gavarni a été toute sa vie cet homme du métier à qui rien n'échappe. Son regard de lynx a traversé les couches sociales en apparence les plus opaques. Comme Alexandre Dumas fils a découvert le demi-monde dans l'océan parisien, Gavarni a retrouvé dans les ruisseaux du boulevard extérieur les anciens beaux et les cocotes décrépites. Lorsqu'en rentrant nous coucher le matin à l'heure où le travailleur se lève, nous nous heurtons à une balayeuse, nous ne songeons guère que peut-être elle n'a pas toujours balayé. Gavarni, lui, l'enveloppe d'un coup d'œil, et lui dit :

« Toi, je te connais, le balai que tu portes aujourd'hui, tu le rôtissais autrefois. Les roues de ta voiture ont été pour quelque chose dans la boue que tu jettes maintenant

dans des tombereaux. Ces deux jambes que tu fourres bravement dans des bottes d'égoutier, étaient comprimées dans des bas de soie rose, et ta figure tigrée d'éclaboussures était à peine mouchetée çà et là par un soupçon de taffetas noir. Tu es une *lorette vieillie.* »

En suivant page par page l'œuvre de cet artiste exceptionnel, on assiste presque jour par jour à la décadence de nos mœurs. Il a connu la grisette aimante et pauvre, et il l'a chantée dans ses chroniques, moitié plume et moitié crayon. Mais son illusion est courte, et le scepticisme ne tarde pas à poindre :

« Monter à cheval sur le dos d'un homme qu'on ne connaît pas, t'appelles ça plaisanter, toi ! » — dit à l'opéra un arlequin à une colombine. Plus tard il devient encore plus net.

« Ohé ! v'là le jour ! ohé ! bonsoir la foire aux amours, » — crie un chicard en délire.

Telle est la part du philosophe qui a vu la société où il vivait s'enfoncer peu à peu dans tous les macadams. Celle de l'artiste est plus grande encore. Les personnages sont des types qu'il a évidemment rencontrés, et dont la photographie est restée au bout de ses doigts. Il n'y a presque pas un de ces bourgeois si variés dont on ne se dise à première vue :

« Je connais cet homme-là ! »

L'exécution, dans le principe, indécise et légèrement empâtée, avait pris en peu de temps une distinction et une finesse qui n'ont fait que s'épurer encore jusqu'à son dernier coup de pinceau. Il était arrivé à cette transparence lumineuse et à cette grâce incomparable, si appréciée chez les grands artistes anglais, comme Reynolds, Lawrence ou Bonnington. Il avait à un suprême degré l'art d'habiller ses personnages. Regardez un Gavarni daté de 1845, les costumes en sem-

blent taillés sur le patron coupé d'hier. Il n'y a pas, au reste, un exemple plus frappant de cette faculté de draper ses sujets que l'admirable portrait que Gavarni a fait de lui-même et qui est placé en tête de ce volume. Il eût été à la mode en 1625, comme il était à la mode en 1840, et comme il l'est encore en 1867. Nos costumes sont incontestablement ridicules, Gavarni les copie fidèlement dans ses dessins, et ils y deviennent charmants. A quoi attribuer cette transfiguration? Je l'ignore. C'est même là ce qu'on appelle le secret de l'art, celui de tous les secrets qui est malheureusement le mieux gardé.

HENRI ROCHEFORT.

GAVARNI

PAR

M. JULES CLARETIE

GAVARNI

Je relis et complète, après un an, l'article que j'écrivais, au courant de l'émotion sur Gavarni dont on venait d'annoncer la mort. C'était un samedi et nous devions l'enterrer le dimanche. On donnait, ce soir-là, à je ne sais quel théâtre, une pièce, un vaudeville, et la nouvelle entra dans la salle pendant un entr'acte. Éternelle antithèse ! On quittait le fauteuil où l'on venait de rire

et l'on s'abordait dans les couloirs en se disant : Gavarni est mort.

Gavarni est mort. Lorsque quelqu'un de ceux-là qui dominent la foule, dépassant le vulgaire de toute la hauteur de leur talent, vient à disparaître ainsi tout à coup, on éprouve comme l'envie de se révolter, de protester, de crier à l'Affamée qu'elle est injuste. Il semble que ces privilégiés de la vie devraient être aussi les privilégiés de la mort, qu'elle devrait s'éloigner d'eux, les respecter et nous les laisser.

Ils se sont retirés parfois de la lutte, ils ont quitté le champ de bataille, gagné le fossé, l'abri, le coin de terre oublié, le pied de l'arbre éloigné des boulets et des croix. On dirait qu'ils n'appartiennent plus déjà au monde des vivants. On s'entretient de leurs œuvres, de leur existence au passé, on se dit: Il *était* ainsi, il *parlait* de la sorte. Leur temps c'est le temps jadis. Mais on les sait auprès de nous, on connaît leur retraite et le chemin de leur solitude. On peut les revoir, les

entendre évoquer *Autrefois*, les voir sourire à *Hier*, encourager *Demain*.

Ah! qui donc avait pu lui dire, à cette Mort: C'est là-bas qu'il s'est réfugié?

Gavarni est mort à soixante-cinq ans, il était Parisien, né en 1801, et s'appelait Guillaume-Sulpice Chevalier. Son éducation avait été celle des enfants d'ouvriers: l'école mutuelle et l'enseignement professionnel. Point d'études classiques (il s'en vantait plus tard, se donnait gaiement pour un ignorant). Son père en voulait faire un architecte ou un mécanicien. De fait, les premiers dessins de Gavarni furent des dessins de machines, des épures, de la géométrie. Vingt ans après, un jour que M. Charles Blanc regardait chez lui la série des *actrices* où les décors et les accessoires sont si bien en place et en perspective: « Vous voyez, disait Gavarni, que cela m'a servi à quelque chose de commencer par dessiner des engrenages. » Au véritable artiste, en effet, tout finit par être utile. Mais il n'en est pas moins bizarre de constater que cet élégant et ce mondain nous

était venu du Conservatoire même des Arts et Métiers. Il avait *cherché le compas* avant de *chercher la femme,* manié le dur outil avant le crayon. On l'envoya bientôt à Tarbes; il avait vingt ans. Ses meilleurs souvenirs dataient de là. Temps de jeunesse, de force et de vie, d'espérance sans rivages; les bonnes et longues excursions, les courses dans les Pyrénées, l'ascension des pics blancs de neige, les déjeuners improvisés dans les cabanes de Tramesnigues, les croquis pris un peu partout, dans la vallée de Campan ou sur le Tourmalet « où le vent souffle dur », il n'avait rien oublié, et volontiers quand il s'égarait dans les sentiers d'autrefois, il laissait trouer par une pointe de sentiment le scepticisme charmant dont il s'enveloppait d'habitude. J'ai cité dans le *Figaro* du 1er décembre 1866, certaine lettre à Old-Nick qui montre chez Gavarni à côté d'un paysagiste de premier ordre un philosophe attendri jusqu'en ses railleries.

« On me le dépeint alors, dit M. Sainte-Beuve, dans ce portrait de Gavarni qui est un des meil-

leurs de sa merveilleuse galerie, un beau jeune homme à la chevelure d'un blond hardi, bouclée, élégante. » Il avait déjà conquis, par ce charme qui ne le quitta jamais, l'ingénieur en chef du cadastre à Tarbes, M. Leleu, et s'en était fait une sorte de protecteur artistique. Ses types pyrénéens, ses costumes espagnols, ses aquarelles l'avaient mis en lumière dans ce cercle provincial. On lui conseillait d'adresser quelques-unes de ces jolies choses qu'il enlevait si bien, avec tant de verve et d'esprit, aux journaux parisiens, de lancer l'équerre aux orties et de tenter la grande aventure. Ses premiers dessins, jetés à la poste à l'adresse de M. de La Mésangère, parurent dans le *Journal des Dames et des Modes*. J'en ai vu quelques-uns. Cela est bien naïf, d'un crayon timide et froid, pas beaucoup supérieur, s'il faut l'avouer, aux divines monstruosités qui courent les gazettes de tailleurs et de modistes. Mais le *je ne sais quoi* qui manque aux premiers essais, le *diable au corps*, ne se fait pas attendre, et dès la collaboration de Gavarni à *la Mode* de MM. de Girardin

et Lautour-Mézeray (qu'on appelait aussi Vautour Mézeray)[1], en 1829, l'artiste se trouve et s'affirme.

Désormais ce nom de Gavarni ne fait plus que grandir. Un an auparavant Chevalier, puisque c'était son nom, avait envoyé au Salon deux aquarelles datées l'une et l'autre de Gavarnie. Au Salon, on se trompe, on laisse de côté Chevalier, on catalogue *M. Gavarnie*. Les aquarelles ont du succès, le nom de *Gavarnie*, dont on supprime bientôt l'*e* muet, est imprimé et répété. Et Chevalier de rire. Ce nom lui resta, ou pour mieux dire, il resta à ce nom.

« Est-ce que vous êtes cousin de la cascade de Gavarnie? lui demandait un jour une dame qui *faisait* de l'esprit et qui croyait en avoir.

— Oui, madame, cousin *issu de Germain*. »

Germain était le nom du brave homme qui avait catalogué les aquarelles.

Les amis de Paul Chevalier parfois l'appelaient aussi le *chevalier de Gavarni*.

1. C'est Lautour-Mézeray qui disait : « *Un abonné est un ami donné par un prospectus.* »

En ce temps-là, Gavarni était surtout célèbre et vraiment admiré pour ses déguisements, ses costumes improvisés, créés d'un coup de pinceau. Ses travestissements qui faisaient fureur, révolutionnaient le carnaval, ajoutaient une note nouvelle à la gaieté, une grâce inconnue au plaisir, et pour ainsi dire, affinaient, aristocratisaient la cohue. Gavarni fut, en matière de costumes, un romantique. Il détrôna les mascarades niaises, exila les oripeaux, introduisit le goût au bal de l'Opéra, découvrit le travestissement vraiment français, — mieux que cela, parisien, — le costume séduisant, inimitable et fait de rien, d'un bonnet, d'un chiffon, d'un pompon. Il habilla en décolletant, toujours décent en sa fantaisie, en ses costumes de pierrots, de pierrettes, de chicards, de débardeurs (le débardeur, qui dessine et caresse, souligne et corrige, le plus charmant en vérité de tous les costumes) et utilisa comme pas un cette chose toute parisienne, ailée, indéfinissable, pénétrante comme un parfum, agaçante comme un acide, savoureuse, capiteuse, irrésistible et qui s'appelle le *chic*.

J'ai toujours pensé que le Carnaval, dont nous constatons tous les ans l'agonie, n'avait commencé à dépérir qu'à partir du jour où Gavarni avait abdiqué. Il était le roi de cette folle Thulé, il menait, mieux que l'orchestre, la ronde de ces agités, il leur a fourni tout leur esprit et dicté toutes leurs saillies. Il leur apprenait l'art de porter le faux nez et de rouler au bas des escaliers, sur les tapis pleins de poussière; il leur disait que tout n'est pas rose dans les dominos, et que le Mardi gras a ses maigreurs. Il était à la fois l'inspirateur et le spectre du festin, et de la même main qui, sur la glace du cabinet particulier, écrivait : *Ici l'on aime*, il traçait ces légendes amères en guise de Mané thécel pharès. « *Le masque tombe, l'homme reste et le pierrot s'évanouit!* » Excitations de la nuit, énervements du matin, remords de l'estomac, cruels déchirements de la méprise; — certes les prédications de Gavarni valent toutes celles du P. Hyacinthe.

Il moralise par l'exemple.

« *Nous intriguons*, dit Margouty à Coquardeau,

deux dominos que nous ne connaissons pas.... et c'est eux qui savent qui nous sommes....

— *Et que nos femmes s'embêtent,* répond Coquardeau.

— *Ça m'intrigue.* »

Les malheureux!

« *Moi,* dit un autre, *j'ai pas de chance, je n'ai jamais fait qu'une femme au bal masqué.... et c'était la mienne.* »

Les maris le font toujours rire.

Voyez-vous ce monsieur en rupture de lit conjugal et qui se promène, à visage découvert, dans un couloir? Un pierrot s'approche :

« *Tu as bien tort, va, de toujours porter ce nez-là, tu sais pourtant comme ça déplaît à madame.* »

Et Gavarni est gai, en dépit de tout. Sans doute plus d'une fois l'amertume perce : « *Y en a ti des femmes,* dit un personnage penché sur la tourbe bigarrée, *y en a ti.... Et quand on pense que tout ça mange tous les jours que Dieu fait! C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme!* » Mais sa muse bientôt oublie de railler et se jette elle-même au

beau milieu du bal, frissonnante, l'œil allumé, avec un appétit de quadrille et de cancan. Elle saute sans façons, enivrée, pétillante, jetant son rire au lustre et son esprit aux loges. Hurrah! les mots vont vite! C'est le carnaval tout entier, le carnaval de Paris, avec ses nerfs, ses éclats fébriles, ses saillies de vin de Champagne, sa verve endiablée, sa blague hystérique et ses foudroiements de gaieté.

Gavarni travaillait beaucoup. A l'*Artiste*, à la *Silhouette*, il donnait des dessins, des lithographies, il illustrait des livres, des romances, « livré, voué, dit M. Sainte-Beuve, à une production incessante. » Bientôt il allait passer au *Charivari*, à la *Caricature*, fonder le *Journal des Gens du Monde*. Il habitait alors au n° 1 de la rue Fontaine-Saint-Georges et donnait des soirées fort courues des artistes, où Théophile Gautier qui riait de la politique coudoyait Laviron qui devait se faire tuer pour la république romaine; Laurent Jan, Lassailly, Français, de Lemud, Jean Gigoux étaient ses hôtes. On causait là de tout un peu, des choses

du jour, d'hier ou de demain. Édouard Ourliac y venait, entre deux vins, disant quelque colossale plaisanterie avec son sérieux imperturbable.

Jules Morère, un homme de talent et d'un grand cœur, jusqu'à la fin l'ami de Gavarni et qui, d'une intelligence supérieure à sa destinée, est mort il y a deux ans secrétaire de la rédaction de l'*Illustration*, écoutait ou souriait de son triste et bon sourire. On parlait quelquefois (Gavarni tout le premier) d'un camarade devenu tragiquement illustre, l'assassin Sébastien Benoît Peytel, avec qui jadis Gavarni avait logé, et Balzac aussitôt devenait rouge, entrait en colère, protestait de l'innocence du condamné et songeait à Voltaire en citant Calas.

Le charmant et élégant Gavarni de la lithographie fameuse — et signée par lui — date de ce temps-là. On ne saurait imaginer l'artiste français avec plus de désinvolture et à la fois plus de correction. Les cheveux abondants, blonds, étagés par larges boucles, sont peignés soigneusement et pourtant sans apprêt, la barbe est régulière sans affectation. L'œil observe, la bouche

sourit, la main d'une finesse et d'une blancheur rares, roule ou tord le *papelito*. La taille est élancée, bien prise et mince, mélange de grâce robuste et de nerveuse agilité. Les vêtements sont des chefs-d'œuvre; on les prendrait pour ceux d'un dandy, n'était je ne sais quel laisser-aller qui corrige dans toute cette physionomie ce qu'elle pourrait avoir de trop guindé. L'attitude est — comment dirai-je? — d'un *gentleman* qui fréquenterait non Hyde-Park, mais les Champs-Élysées ou le boulevard Italien.

Qui me dira pourquoi, revoyant cette figure calme, un peu mélancolique, cette barbe rousse, ce vêtement de velours, tout aussitôt et par un inévitable rapprochement je songe à ces vers de Musset, pâle et blond aussi, et courbé sous son rêve:

Du temps que j'étais écolier
Je restais un soir à veiller
Dans notre étude solitaire,
Quand auprès de moi vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

Et je le reconnais, cet étranger. Dans son pour-

point de velours, c'était Gavarni, ô maigre Rolla, l'homme qui te ressemblait comme un frère[1].

En vérité Gavarni eût écrit des vers qu'il leur eût donné comme un accent de *Mardoche* et peut-être des *Nuits*. Mais quoi ! Poëte ? M. Sainte-Beuve, qui l'a cité, nous a appris que l'auteur de *Minuit dans les bois* — une élégie — était poëte autant que personne.

Cette nuit, dans le bois, une calèche errante,
De sa double lanterne éveillant l'écureuil
A travers les rameaux revenait scintillante
De Boulogne au bassin d'Auteuil.

.... De projets de bonheur la calèche était pleine ;
Nul ne sait quels regards venaient s'y caresser;
Ni de quelle main blanche on ôtait la mitaine
Pour cueillir un premier baiser ;

Ni quelles voix ont fait de ces aveux qu'inspire
L'ombrage parfumé des arbres défendus.
Pourtant bien des échos, *au moins pour en médire,*
Voudraient les avoir entendus.

J'ai souligné deux adorables choses qui don-

1. Voyez, à ce propos, le beau portrait de Musset par Gavarni (un Musset de fantaisie, enveloppé d'un manteau, le Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie*).

nent bien la note de cette poésie : l'humour, une mélancolie mélangée de raillerie, l'émotion et le persiflage. *Au moins pour en médire!* Écrivain, Gavarni mérite, d'ailleurs, de nous arrêter un moment.

Il fonda, en décembre 1833, un journal, *le Journal des Gens du Monde*, qui, imprimé sur papier de luxe, arrivait aux abonnés attaché par une faveur rose. Il avait là tracé son programme. Le journal disait sur sa couverture : *Artiste. — Fashionable.* C'est là, si l'on ajoute *penseur* et *poëte*, Gavarni tout entier.

Il faudrait aller chercher dans ce journal les *épigrammes* — dans le sens de l'Anthologie — les nouvelles, les fragments que Gavarni y a enfouis. La préface du recueil est un chef-d'œuvre. *Papillon noir*, dit le titre. C'est aussi, tant cela a de grâce et de charme, un *papillon bleu*.

« Mon bon ami, voici l'hiver (c'est Gavarni qui parle). La neige est déjà bien bas dans vos vallées de Tarbes, votre beau ciel est déjà gris. Déjà vos montagnards ont apporté leur capuchon

pôilu, car le brouillard des hauts sommets descend à la ville avec eux. Je vois le petit enfant réchauffer ses mains rouges aux naseaux fumants des bœufs dociles; j'entends tinter les clochettes, et l'essieu des chariots crier sous les fagots oblongs du sarment, sous les couches du sapin résineux. Voici l'hiver, et ce n'est plus qu'à travers la vitre ternie que vous jetez un regard. Vous avez abandonné la terrasse et tiré les rideaux goudronnés sur les bouffées du vent d'ouest. La dernière feuille de vigne est tombée sous le poids du givre argenté, et la petite porte que vous savez ne s'ouvrirait plus sans qu'on y brisât quelques glaçons. »

Que dites-vous du paysage? Or, c'est à cet ami, assis là-bas au pied des Pyrénées, que Gavarni veut présenter Paris :

« Paris, la ville où l'on sait marcher, où l'on sait saluer, où l'on sait sourire, où l'on sait faillir, où l'on sait tout faire *comme il faut*. Voyez, gens de tous lieux, gens qui voulez apprendre à vous coiffer, à vous parfumer, à vous

présenter; gens qui voulez bien dire, qui voulez bien rire, qui voulez bien voir, voici Paris! Les voix de Paris! Les yeux de Paris! La vie de Paris! Les airs de Paris! Les bals de Paris! Les chapeaux de Paris! Les rubans de Paris! *Les Odeurs de Paris!* »

Oui, les *Odeurs de Paris!*

Ce *Journal des Gens du Monde*, de Gavarni, est à la *Vie parisienne*, de Marcellin, ce que le gentleman est au gandin, la lorette à la *cocotte*, ce que l'esprit est à la cascade, le rire élégant au spasme nerveux, la tenue à la désinvolture, la violette au patchouly, la poudre d'iris des marquises à la poudre de riz des filles. Les temps ont changé.

Il s'y montre bien tel qu'il était, fashionable, soit (puisqu'il tient à l'épithète), mais — le mot l'eût fait rire — humanitaire aussi. On lui a reproché son dédain pour la politique. Ce n'était pas du dédain. Il avait sa politique à lui et je dirai presque son socialisme. Les attristés ne sont pas les dédaigneux, la misanthropie n'est point une

abdication ; je n'en veux pour preuve que ce fragment sur les *Misères de la vie humaine*, d'une éloquence si sincèrement émue :

« .... La vie humaine, vieux Nick! c'est une autre chanson — et je ne souffre pas aussi bonnement qu'on me désenchante la vie!

« Quelle misère d'avoir eu à chercher toutes ces misères! quelle laborieuse patience à les grouper! Dis-moi, Nick, tes crins rouges ont dû blanchir à la peine et tes ergots s'user sur ces tristes chemins? Comment ne te seras-tu pas maintes fois, aux coins de ces malheurs, heurté sans le vouloir à quelque joyeux plaisir? Où as-tu jeté les fleurs qui pendaient à toutes ces épines? Dans quel adorable livre nous as-tu caché les douces et consolantes pensées qui te seront venues, par mégarde, au milieu de ces lamentations, tandis que tu pleurais ainsi, pour rire, sur les destinées de l'homme? Vieux Nick, vous vous êtes encore fait plus vieux à parachever cette dure besogne! Mais vous avez désillusionné bien des pauvres êtres, et vous voilà content! Le beau mé-

tier que vous faites là! Et comment nous y prendrons-nous maintenant, pour faire croire à ces saintes choses qui se nomment la joie, le plaisir, le bonheur? Qui nous écoutera quand nous parlerons d'amitié, de confiance, de naïveté, de générosité, de pitié, quand nous dirons qu'on s'aime, quand nous affirmerons qu'on rit encore parfois d'un bon rire? Saurons-nous garder une croyance à laquelle votre livre infernal n'adresse pas une raillerie? Une croyance! une erreur, du démon, si vous voulez, mais au moins une erreur charmante! Comment, rien de ce qui nous plaît tant ne saurait être vrai! Rien! la vie ne serait que cela?

« Nick, entre nous, il est des bonheurs dans ce monde et, tiens, il n'y a peut-être pas de plus suave plaisir que celui qu'on savoure, presque sans le savoir, à glisser quelque monnaie dans la main calleuse d'un pauvre bonhomme qui grelotte au coin d'un mur, le matin, lorsqu'on sort du bal ou d'ailleurs. Qu'importe, ensuite, que le bon vieux aille acheter un pain, ou boire chopine à la barrière? Qu'il ait eu faim ou qu'on l'ait aidé

à étancher sa soif d'oubli? Boire est un vice qu'on passe au riche ennuyé! Est-ce parce que le vin de barrière est bien mauvais qu'on blâmerait cette consolation aux tourments de la pauvreté? Non, sans doute. Eh bien! n'attachez pas le mépris à votre sympathie et l'on vous livrera, quoiqu'à regret, un peu de toute l'admiration qu'on doit avoir pour l'austère charité des arrondissements.

« Nick, il y a de petites vanités auxquelles on tient plus qu'on ne devrait. Il y a mille circonstances aujourd'hui où l'on voit se mêler les conditions, je veux dire se coudoyer les habits. Il y a encore des hommes et des messieurs, mais souvent un monsieur et un homme auront voyagé de compagnie sur ce fleuve de la vie humaine, dont vous parlez, en bateau, par exemple, assez de jours pour se connaître et s'apprécier. En se quittant, la main noire serre cordialement le gant jaune.

« D'un côté, cela veut dire : « François, il y a « bien des jargons qui ne valent pas votre simple « bon sens, bien des conditions moins noblement « portées que la vôtre, et je me sens au fond du

« cœur honoré de comprendre cela et de vous tou-
« cher la main; et vous êtes un homme que j'es-
« time au-dessus de beaucoup d'autres. »

« Ce à quoi la main noire répond : « Ma foi,
« monsieur, vous sentez bon, vous avez des pe-
« tites bottes luisantes qui me font rire, vous êtes
« ficelé dans votre casaquin comme une demoi-
« selle; enfin vous êtes joliment Parisien; c'est
« égal, vous êtes un homme. »

Ces sortes de confessions, échappées à notre *Alceste Vireloque*, un jour de réflexions plus profondes, complètent, ce semble, le portrait de Gavarni. Il n'était donc pas systématiquement désespéré! Il ne demandait donc qu'à jeter au vent son amertume!

Je trouve encore, dans ses écrits, cette pensée:

« Peut-être médit-on un peu trop des *Crieuses d'amour*. Pourquoi tenir à l'authenticité du vin de Champagne pourvu qu'il y ait quelque inoffensive gaieté au fond du flacon? »

Ainsi il s'attendrit, et après avoir fustigé, il sourit, hausse les épaules et pardonne.

Mais où Gavarni *l'écrivain* se surpassait, c'était dans ces billets, dans ces lettres, dans ces petits mots, dans ces bijoux en deux lignes que personne n'écrirait comme lui. On pourrait, on devrait publier sa correspondance et je la placerais dans ma bibliothèque, tout à côté des œuvres de cet autre inimitable Parisien, Henri Heine.

Laissez-moi, puisqu'aussi bien nul éditeur ne se présente, vous en donner un extrait. Voici ce qu'il date du Havre, ce qu'il envoie à une dame à Paris, et ce qu'il appelle *une fadaise sur une falaise*.

« Madame,

« .... Partir de Rouen avant le soleil, un beau matin, et prendre le paquebot qui mène au Havre, c'est le plus délicieux voyage qu'on puisse faire. Je songeais qu'on devrait le faire avec une femme. Je me demandais avec quelle femme. Je cherchais. J'ai trouvé que c'était avec vous. Je vous demande bien pardon, mais c'est à vous que je montrais le délicieux rivage, à vous que je disais: « Comme c'est beau! »

« Un soir qu'un mien ami et moi nous faisions les beaux dans une loge, au théâtre du Havre, j'ai imaginé que nous étions de grands sots, j'ai planté là mon compagnon, j'ai mis mes gants blancs dans ma poche, j'aurais voulu pouvoir y mettre aussi mes bottes vernies, et je *vous* ai emmenée au sommet d'Ingouville, pour voir la mer par une belle nuit, le Havre et ses lanternes à nos pieds; il est vrai qu'il faisait un vent à déraciner des rochers, mais c'était bien beau! Seulement, en descendant, j'ai failli, madame, vous faire rompre le cou. Je vous en demande bien humblement pardon. »

Gavarni peut-être, en ces dernières années, eût souri si on avait hasardé (ce qu'il n'aimait pas) un compliment sur la façon dont il tenait la plume. Mais il n'entendait pas qu'on lui parlât de la manière dont il tenait le crayon. Il y avait en lui deux hommes distincts, le savant et l'artiste, et, comme madame du Deffant, parlant du *temps où elle était femme,* volontiers eût-il dit :

« *Du temps que j'étais peintre.* »

On voyait chez lui encadrés, souvenirs toujours jeunes, monuments moraux d'une époque aujourd'hui disparue, — ces types autrefois dessinés, lancés, inventés, créés par lui, le *Débardeur*, le *Pierrot*, le *Sauvage*, le *Chicard*. (Et il y a le Chicard de Gavarni, comme il y a le Chicard de Chicard.)

« Voilà de l'histoire, lui disais-je un jour en lui montrant ces merveilleuses aquarelles.

— Çà! » fit-il, avec quelle expression de fatigue ou de mépris! Et il n'ajouta plus un mot.

Mais à qui lui parlait mathématiques, problèmes, trigonométrie, il répondait. Derrière les magnifiques dessins des *Mois* qu'il envoyait à l'*Illustration* on retrouvait parfois des calculs, des figures géométriques, des équations; la Rochefoucauld en vieillissant était devenu M. Lalande.

Gavarni, on le devine bien, — et d'ailleurs je le répète, il ne s'en cachait pas,— avait étudié la vie plutôt que les livres. Pourtant il savait beaucoup; son jugement, son tact, son goût remplaçaient pour lui toutes choses. Il avait sa science personnelle.

Il disait d'un homme :

« Il ne connaît ni le *peuple* ni le *monde*. »

Comme un pédant dirait :

« Il ne sait ni le latin ni le grec. »

Vantant un jour, devant M. Sainte-Beuve, les *Contes drôlatiques* de Balzac, l'auteur des *Causeries du lundi* lui fit observer que le vieux français n'en est pas pur :

« Ah! fit Gavarni, moi, j'ai la bonne aubaine de n'être pas grammairien! »

« Je n'aime pas la gravité, disait-il encore. Les gens graves me font penser inévitablement à ce monsieur qui, en diligence, entendant sonner, pendant la nuit, trois heures à la montre à répétition de son voisin, dit avec conviction : *Ce doit être trois heures du matin!* »

Il habitait, et je parle de l'an dernier, avant d'aller mourir à Auteuil, cette petite maison d'extérieur modeste qui donne à la fois sur l'avenue Bugeaud et sur l'avenue de l'Impératrice. C'est là que pour la première fois je l'ai vu.

La demeure était froide, triste. Il appelait cela son *tombeau*.

Vous entriez. Gavarni, dans son fauteuil, enveloppé d'une vaste houppelande en velours noir, l'air de quelque rabbin de Rembrandt, vous tendait la main en souriant. Jusqu'au dernier moment, cet homme a été l'aménité, la grâce. L'âge était venu pourtant, la maladie minait ce corps, l'étreignait, l'étranglait. La souffrance intérieure contractait parfois ce visage maigre; la toux, une toux implacable et sourde, coupait le trait d'esprit, effaçait le sourire. Mais Gavarni faisait un geste, surmontait l'accès, et l'on eût dit, à le voir se redresser soudain, qu'il cravachait la douleur de sa main de gentleman.

Ce n'était plus, il est vrai, le Gavarni brillant et séduisant des portraits d'autrefois. Ses cheveux avaient blanchi, la barbe grise ne conservait plus que quelques reflets blonds. Parfois le sourire même découvrait les dents longues et jaunes; mais sa physionomie gardait une finesse exquise, quelque chose de souverainement altier et

de fièrement dédaigneux : les yeux avaient l'éclair, les lèvres l'ironie, la voix une douceur sympathique, — charme qui savait devenir une cruauté!

Celui qui était là pourtant, comme abandonné, emprisonné dans son fauteuil, cloué à cette table qui n'était plus même une table de travail, celui-là avait été de toutes les voluptés et de toutes les fêtes, le plus sérieux des fous, je le veux bien, mais le plus cavalier et le plus élégant; — le charme du Français avec je ne sais quoi du flegme britannique, une goutte de genièvre dans un verre de champagne. On se l'était arraché, on l'avait adoré. Maintenant, le mondain s'était fait ermite ; on ne l'eût certes pas reconnu dans cette façon d'alchimiste qui poursuivait la quadrature du cercle ou la direction des ballons. Et n'y avait-il pas là comme une gageure ! N'accusait-il pas lui-même le contraste ? Dans son cabinet, sombre et froid, deux ou trois figures de Ribera, des livres qui étaient des bouquins, une tête de mort scellée à une plaque de marbre, le crâne d'un chien, des paperasses, un bâton de cire

rouge sur un plat d'argent. Rien de plus. Cela était triste et muet. Il s'y cloîtrait comme dans une cellule. C'était un chartreux philosophe. De son fauteuil, il est vrai, soulevant le long rideau de serge verte qui cachait sa fenêtre, Gavarni pouvait voir, ensoleillée, blanche et poudreuse, l'avenue de l'Impératrice, où se pressait, où défilait, caracolant, saluant, le long cortége des élégances à la mode, celui qu'il avait mené, guidé, raillé, cinglé!

Vous ne vous doutiez pas, grandes et petites dames qui passiez, qu'un œil vous épiait, invisible, vous déchiffrait, énigmes maquillées, lisait clair dans vos regards, dans votre silhouette, dans votre costume, bien plus vous déshabillait de la tête aux pieds, et que cet homme était Gavarni ? Quelles poses savantes — si vous aviez su — vous auriez soudain choisies! Avec quel art vous auriez aiguisé votre sourire, allangui votre corps, allumé votre regard? A quoi bon? Celui-là vous connaissait, celui-là vous avait enlevé votre masque d'Opéra et votre fard de promenade..

Fourberies et peintures, les hypocrisies du dedans, celles du dehors, faux serments et faux cheveux, il savait tout; et s'il dédaignait de rire encore, c'est qu'à présent la comédie est devenue cohue, et que sa muse était hautaine.

Mais quelle antithèse poignante! Ce peintre de la vie élégante mourant, s'éteignant à deux pas de la Courtille du luxe! On raconte que M. Thiers, un jour d'émeute, se penchant au balcon d'un ami, dit en souriant :

« Je regarde passer mon *Histoire de la Révolution*. »

Et Gavarni aurait pu dire:

« Je regarde passer mes Masques et Visages, mes Lorettes vieillies et mes Parents terribles! Je les reconnais sous leurs noms nouveaux. Ils sont aussi laids, elles sont aussi sottes! Pourtant aux heures d'autrefois, elles étaient moins peintes peut-être, et Mogador valait mieux que Cora! »

Quant aux étudiants, quant aux grisettes, il n'y pensait plus. Remonter au déluge, à quoi bon? Songe-t-on aux mastodontes?

Personne plus que Gavarni n'a eu de l'esprit, de cet esprit ailé qui part lestement chargé d'un enseignement comme une abeille de son miel. Ceux qui ne comprenaient pas l'ironie accusaient le railleur de n'être pas gai. Ajoutez que, toujours correct dans sa mise, grand et pâle, Gavarni, en sa jeunesse, affectait une froideur altière.

« Il a l'air, disait-on, d'un croque-mort qui s'enterrerait lui-même. »

Mme de Bassanville lui demandait un jour :

« Pourquoi donc ne riez-vous jamais ?

— Parce que mon métier, madame, est de faire rire les autres. »

Il les faisait souvent rire jaune. Pas un vice, pas un travers, pas une lâcheté, pas une hypocrisie ne lui échappait. Quand on voudra connaître le monde de 1830 à 1848, on ouvrira éternellement Balzac et Gavarni. Sans pitié pour les maladies morales, Gavarni était volontiers indulgent pour les malades. Je crois l'avoir montré en citant ses écrits. On a remarqué fort justement à ce propos qu'il n'y a point de personnalités dans

son œuvre. Gavarni laisse *la charge* à Daumier, les traits grossis ou déformés, la satire violente et implacable; il s'occupe non *d'un homme*, mais *de l'homme*; il n'est point caricaturiste, il est moraliste.

S'il eût voulu pourtant, pas un de ses contemporains ne lui eût échappé. Il fallait l'entendre d'un mot, d'un trait, dessiner verbalement, peindre, juger, jauger un homme.

« Édouard Ourliac? Un pitre croisé de sacristain. Bobèche qui aurait mis une soutane. »

Et tout est dit.

« Balzac? Je l'ai vu au bain un jour, nu. Figurez-vous un as de pique coupé par moitié [1].

« Léon Gozlan? Beau et commun à la fois, quelque chose de l'Indien et du gros bourgeois, un radjah marchand de chaînes de sûreté.

1. Gavarni possédait (je le vois encore) le seul portrait au daguerréotype qui ait été fait de Balzac. En manches de chemise, le cou nu, l'échancrure de la chemise dessinant la poitrine proéminente, le ventre gros, Balzac a là-dessus l'apparence bizarre d'un marchand de vins condamné à mort. L'œil est superbe. Je voudrais bien que ce portrait, si curieux, ne fût point perdu.

« Henri Monnier? Un imitateur. Il a toujours besoin de passer son bras dans la manche d'un autre pour être drôle. »

Entre parenthèses, Gavarni faisait un grand cas du talent d'Henri Monnier.

Un nom lui amenait aux lèvres un souvenir, mille souvenirs. Et parfois il s'attendrissait, le sceptique, il hochait la tête, songeait au beau temps, au bon temps, à Lassailly qui se disait *bachelier ès-Gavarni*, à Laurent Jan, le misanthrope sans repentir, à Gautier, à Méry, à tant d'autres qu'il ne reverrait plus. Il riait du bout des lèvres, et je crois bien qu'il pleurait du coin des yeux.

Il y avait sous ce dessinateur sans pitié, sous ce prosecteur à l'instrument froid et sûr, non-seulement un poëte et un écrivain remarquable, mais un causeur, un *speaker* de premier ordre. Je lui ai entendu conter des romans qui, publiés, rendraient un inconnu célèbre. Et ses souvenirs de voyages, ses jugements sur l'Angleterre ! Un moment il avait voulu les réunir en volume. Nous aurions maintenant un beau livre de plus.

Cette Angleterre, comme il la connaissait, comme il la *parlait* après l'avoir peinte! Le peuple, les grands, les millionnaires, les misérables, Regent's Park et Saint-Gilles, les courses, les combats de coqs, les combats de rats, les combats d'hommes, il montrait tout cela, avec quelle verve, avec quels bonheurs d'impressions!

Cette expédition datait de 1847-1848. Gavarni s'était épris de Londres par curiosité. D'abord installé à l'hôtel, il avait vécu de la vie de tout le monde. Un beau jour l'idée lui vint d'aller loger en plein White-Chapel, parmi les mendiants et les *pick-pockets*.

« Vous me louerez une chambre dans ce quartier là, » dit-il au garçon de l'hôtel.

Le garçon eut un haut-le-corps.

« Impossible, dit-il.

— Pourquoi impossible?

— Parce que ma *respectabilité* s'oppose à ce que je mette le pied dans ces repaires. »

Étudiez donc les mœurs avec cette humeur-là! Le *cant* est un lest qu'il faut jeter bien vite. Ga-

varni loua sa chambre lui-même, et dès lors y passa des journées entières, des nuits. On s'y assommait, les enfants couraient nus comme des vers dans les ruisseaux (des vers de vase), les femmes en haillons rongeaient des os sur le pas des portes, on entendait parfois contre une pierre le bruit mat et effrayant d'un ivrogne trop plein qui tombait, et dans ce fumier passaient, insolents, lustrés, brillants, étincelants, de ces petits coqs pattus de race anglaise, semblables à des grands seigneurs fourvoyés dans un cloaque.

Il fallait entendre Gavarni esquisser, achever le tableau.

C'est à Londres surtout, en étudiant les dessous atroces de la vie anglaise, que Gavarni développa en lui cette fibre secrète qui le poussait déjà six ans auparavant à écrire la page sur les *misères humaines*. Il se sentit à la fois plein de pitié et plein de colère, colère plutôt ironique que menaçante, allant pourtant droit au but. Son arme est ciselée, d'acier brillant, maniée d'une main élégante, mais elle perce et troue aussi pro-

fondément que le couteau de l'homme qui se venge. Les sceptiques sont terribles quand ils s'émeuvent. Telle lithographie de Gavarni montrant, aux portes d'une prison, hâves, décharnées, accroupies, les joues creuses de faim, les yeux rongés de larmes, des femmes d'insurgés attendant la sortie de leur maris, restera, je n'en doute pas, comme le plus affreux tableau de nos guerres civiles : cela vaut la *rue Transnonain*. Gavarni a laissé dans la coulisse l'horrible que Daumier traînait sur la scène, mais le saisissement est le même. Et quel drame, ce dessin représentant, appuyée contre le parapet d'un pont entre la rivière et la honte, une femme, une mère avec son enfant dans les bras, tendant fièrement la main, demandant l'aumône d'un œil sec! Au-dessous Gavarni a écrit : *la fin d'un roman!* On regarde et l'on rêve.

Je n'ai pas dit tout ce qu'il a fait : les *Partageuses*, la *Vie de jeune homme*, les *Enfants* et les *Parents terribles*, les *Invalides du sentiment*, la *Folle du logis*, *Histoire de politiquer*, *Baliverneries*

parisiennes, les *Toquades*, sans compter les belles illustrations du *Juif-Errant* d'Eugène Süe, du *Comte de Monte-Christo*, des *Contes d'Hoffmann*, du *Diable à Paris*. L'œuvre est vraiment considérable. On en dresse, me dit-on, le catalogue. Il a laissé peu de choses inachevées et l'*Illustration* les publiera. Gavarni dessinait de mémoire, non immédiatement d'après nature, mais pour ainsi dire, d'après sa vision. Son crayon allait, luttant avec son souvenir. Le personnage achevé, l'artiste se demandait ce que cet être pouvait bien penser, ce qu'il pouvait dire. Il l'étudiait physiquement, physiologiquement, comme s'il l'eût rencontré dans la rue et mettait ensuite au bas du dessin la *légende résultante* de ses observations. « Cet homme, affirmait Gavarni, doit dire *ceci*, cette femme répond évidemment *cela!* » Il dessine un jour une femme, une de ces parisiennes blondes, minces, le pied menu, provoquantes,— espèce de *grandes dames grisettes* qu'il excellait à rendre — mettant une pièce de monnaie dans la main d'un petit ramoneur en-

dormi contre une borne. Puis tout souriant, il écrit au-dessous le vers de Béranger :

Le plaisir rend l'âme si bonne !

On lui envoie de l'imprimerie une épreuve avec cette observation : *Nous ne comprenons pas la légende.* Gavarni haussa les épaules et renvoya simplement l'épreuve. Le prote la retourne : *Nous ne comprenons pas. — Eh! bien, vous n'avez pas besoin de comprendre,* répond, au crayon, Gavarni. *Imprimez.*

La légende et le dessin sont célèbres.

Pour juger Gavarni artiste, il faudrait m'appesantir plus longuement sur les phases diverses de son talent, le suivre, par exemple, depuis ses productions premières, un peu grêles, jusqu'aux larges inspirations de ces derniers temps. La chose a été faite et bien faite, en particulier par M. Charles Blanc et aussi par M. Sainte-Beuve qui a peint Gavarni de pied en cap. On peut dire que Gavarni progressa jusqu'à la fin. Ses productions les plus complètes datent certainement des der-

nières années de sa vie. Les *Enfants terribles* avaient fait sourire, Vireloque a fait songer. Quelles pages toutes vivantes pour l'historien futur de nos mœurs, de nos vices ! Quels documents pour les moralistes ! Supposez Gavarni au lieu de Debucourt au milieu de la Révolution française et nous n'aurions pas seulement un coin charmant du Palais-Royal, mais Paris, Paris tout entier, muscadins et jacobins, le Paris d'en haut et le Paris d'en bas — et Mercier serait oublié. C'est que Gavarni a tout saisi. On trouverait dans son œuvre, parmi les lorettes maquillées et les bourgeois ventrus, jusqu'à la cour d'assises et jusqu'au *voyou;* c'est qu'elle restera, cette autre comédie humaine qu'on ne peut regarder sans sourire, sans soupirer, sans frissonner aussi, ce monde grouillant, bizarre, parfumé, charmant, hideux, qui attire et qui repousse et qui fait venir aux lèvres à la fois le baiser et le mépris. Cette société est là tout entière, la grande dame et la courtisane, réunies par les mêmes fourberies, le banquier et le bohême, jetés au

même panier. Tout cela se démène, se heurte, se tend les bras et s'insulte, se déteste et s'adore, se déchire et se caresse comme dans la vie. Et à travers cet amalgame étrange et cette foule bariolée circule, sordide, effrayant, drapé dans ses haillons et dans sa majesté sinistre *Thomas Vireloque*, — la plus superbe incarnation du Mépris qui soit sortie du cerveau d'un contemporain.

Thomas Vireloque! je comparais involontairement, la dernière fois que je vis Gavarni, sa tête fatiguée, plissée, au visage sinueux de son héros. Parfois, un rictus amer venait après un franc éclat de rire aux lèvres de l'artiste et je retrouvais dans cette physionomie belle encore je ne sais quoi justement du fauve sourire de Vireloque. Qui sait? Gavarni avait pris plaisir peut-être à s'incarner dans cette ironie suprême comme ces poëtes qui prenaient, aux temps antiques, un masque de théâtre pour jeter à la foule leur anathème ou leur défi.

Je faisais à Gavarni cette dernière visite la veille ou l'avant-veille de son déménagement. Il quittait

Paris, tout était emballé chez lui, empaqueté. Plus de livres. Il déjeunait d'un pâté froid et d'une bouteille de Bordeaux. Après quelques bouchées, il repoussa son assiette.

« Je ne peux pas manger devant le monde, dit-il en souriant.

— Allons donc! »

Je m'étais levé.

— Oh! restez, restez, fit-il avec un accent de tristesse. Ce n'est pas vous qui me gênez, allez, c'est ce diable d'estomac. »

Il toussait beaucoup. Huit ou dix jours après, le 23 novembre, il était mort.

« J'arrive du cimetière, — écrivais-je le lendemain, — de ce petit cimetière d'Auteuil où l'on a enterré Gavarni. Nous n'étions pas nombreux, et cette pensée nous venait invinciblement que cette pluie battante, cette boue tristement délayée, ce vent d'hiver qui chassait les dernières feuilles jaunes, n'auraient pas dû être faits pour cet élégant et ce charmant. Mais les choses s'inquiètent bien des hommes !

« Nous l'avons mis dans le trou profond. On lui a jeté, en s'abritant d'un parapluie, quelques gouttes d'eau bénite. Tout est dit. »

Il faudra du temps pour que la nature réunisse dans un seul homme tant de qualités et de si diverses, des dons aussi étonnants et aussi rares, et l'on n'a senti vraiment ce qu'il valait que du jour où on l'a perdu.

— Qu'on mette sur sa tombe, disait-on dernièrement : *Ici gît la Bruyère!*

La Bruyère! A quoi bon? Celui-là n'avait pas d'aïeux. Il date de lui. On écrira : *Ici repose Gavarni.*

JULES CLARETIE.

I

LES PARTAGEUSES

I

LES PARTAGEUSES

Elles sont un rameau de la famille des parasites.

Il n'est pas vrai que leur vie soit un roman; elle ressemble assez à une chanson — de corps de garde.

Il faut un fard à toute laideur; elles le savent, et pensent réhabiliter leur vertu en donnant à croire qu'elles ont été perdues par l'orgueil,

comme les anges révoltés, ou par une fragilité de nature, comme leur première mère. C'est une exagération de force et de faiblesse. Qui peut les croire ?

Voici la vérité sous une gaze.

La Partageuse est née pauvre. L'éducation n'a corrigé ni ses instincts ni son orthographe. Sa première, sa plus irrésistible passion, a été pour les merlngues et les robes de soie. Sous l'empire de cet amour immodéré, sa légèreté a fait le reste. L'*Arthur* auquel la chaste vestale s'était fiancée de son agrément semblait lui promettre un avenir gros de cachemires et de petits-fours : l'illusion fut de courte durée. Une série indéterminée d'injustes noces l'a éclairée sans décourager son ambition. Un Turcaret, en la couvrant de sa protection, l'a faite partageuse ; et, pour s'accommoder à son état, elle a rompu avec tous ses scrupules. Elle a appris que les hommes veulent être moqués et dupés, et elle a fait de la ruse le ressort de ses moindres actions. Des clients sans pudeur ont assiégé sa maison et y ont fait affluer toutes

les délicatesses du luxe. On la prendrait pour une patricienne. Elle a des étoffes précieuses, des tapis somptueux, des chevaux impatients et des laquais à ses armes. C'est plus qu'elle n'avait rêvé dans sa pauvreté; mais elle ne comptait alors, pour se pousser, que sur sa jeunesse et sa belle humeur, et les élans soudains d'un cœur toujours prêt à se rendre. L'impudence a d'autres ressources et une meilleure fortune. C'est dans les phases rapides de cette vie pleine de mensonge et d'un faux éclat que Gavarni va nous peindre les Partageuses, pauvres femmes, insouciantes courtisanes, éphémères qui s'agitent un moment dans un rayon de soleil, et rentrent bientôt dans l'ombre.

LES PARTAGEUSES



— Dieu! si j'étais née honnête, jamais un homme qui ne m'aurait pas convenu.... ne m'aurait été de rien!



— Bonne renommée veut mieux que balcon doré.



— Dites-moi, monsieur.... j' suis négociante.... Entre nous, un m'sieu d' Pignonfumé qui reste ici, c'est-i'... solvable?



— J'ai pourtant, chez nous, gardé les dindons!

— A présent, ce sont eux qui te gardent.



— Vous connaissez cette charmante personne?

— Parfaitement; c'est la femme de deux de mes amis.

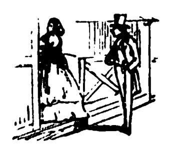


— Madame de Saint-Aiglemont, madame, s'il vous plaît ?

— C'est ici, mosieu... M'ame Chiffet !... on te demande.



— Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes !



— L'amour platonique ! En voilà une pose !



— Ah! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin!



— Combien as-tu fait de passions malheureuses, ô Hélène!

— Combien as-tu cassé de pipes, ô Hector!



— Mademoiselle, v'là ce que c'est qu'un homme!

— Connu!



— Comme ça doit vous coûter cher, madame Hortense, une calèche comme ça, bleue, avec les deux chevaux !

— Moins chers qu'à toi tes socques, imbécile !



— Les lorettes, moi, j'aime cela : c'est gentil comme tout, ça ne fait de mal à personne ! .. Quoi ! des petites femmes qui....

— Qui gagnent à être connues....



— .... Pas moyen : c'est une femme invisible à l'œil nu.

— A l'œil ?

— Hein ?

— Je te dis d'envelopper ta tendresse dans un billet de cinq cents livres.

— Je te dis que c'est une femme honnête!

— Ça peut être une honnête femme.



Ils vivent de ses rentes.



— Merci, Colombe. Vous êtes bien agréable en général, quoiqu'un peu chose en particulier; mais le général, Colombe, c'est tout, et le particulier rien du tout.

— Ça n'empêche pas, mo'sieu François, que je connais un général à qui on a fait des queues avec pas mal de particuliers.



— Tu es donc bien coiffée du petit?...

— Tais-toi : voilà trois semaines.... c'était le jour de la Saint-Médard, un mardi, ma chère, il m'a plu tout de suite.

— Ah bien, t'en as pas fini avec cet Henri-là : il a plu le jour de la Saint-Médard... t'en a au moins pour quarante jours.



— Le mien est blond.... J'aime pas les blonds, t'aime pas les bruns : changeons.

— T'es pas gênée! La robe de chambre du mien est doublée de satin partout, je veux du retour....

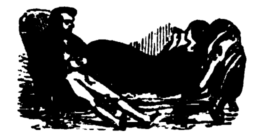


— Ma chère, les hommes, c'est farce!... toujours la même chanson : une femme à soi seul.

— Toqués ! Toqués !



— Tu n'as plus le sou !.... Et la bicoque de ton grand-père, puisqu'on t'en donne quarante mille francs, qu'est-ce que t'en fais?... Je ne sais pas comment tu n'es pas honteux, un homme comme il faut, d'avoir une maison rue Bar-du-Bec.



— . . . .

— Ta maison est lourde !

— Si j'avais un cheval de moins ?

— Ou un gentilhomme de plus.



— J'ai pensé à vous, demandez à Norine. Je lui ai dit tout de suite. J'ai dit : Ce n'est jamais Cubsac, un homme si comme il faut, qui laissera une femme dans l'embarras pour quinze cents malheureux francs... et c'est pour vous conter ça, mon petit mosieu de Cubsac, que je vous ai engagé à venir sans façon me donner à dîner ce soir.



— On ne peut pas parler à mademoiselle; elle fait ses ongles.

— Et le mosieu n'y est pas?

— Mais, cornichon de père Brodiquinowki! si nous avions quelqu'un, je vous dirais : N'y a personne.



— Jeudi, vous dîniez chez Vachette avec un grand m'sieu...

— Farce?... Oui... c'est le touchant Némorin dont je suis l'Estelle pour le quart d'heure. Il n'a qu'un œil, cet homme; c'est égal, i' m'déplaît.



— Plus je te vois, plus je l'aime.



— . . . . .

— Et vous, garnement! Si l'on vous redemandait toutes les illusions qu'on vous a données?



— Ah çà, voyons, mosieu le baron, que diable voulez-vous qu'on en fasse, de votre confiance, si l'on n'en abuse pas?



— A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts... Et ça serait fini.



— Ne plus m'aimer?... Mais, Paméla, ce serait un luxe que vos moyens ne vous permettent pas.



—Pont-à-Mousson! C'est une bien petite ville, mais les hommes n'y sont pas ennuyeux comme ça!



— Voyons, Titine, devenons une femme honnête.

— . . . . Difficile !

— Vous n'avez jamais essayé.



— Et dire qu'on a eu cinq mille francs de loyer, calèche orange et loge aux Bouffes, et tout !

— Ah ! dame ! les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.



— As-tu jamais vu ! Élodie Charnu qui ne vous regarde plus les camarades depuis qu'elle a trouvé un serin de monsieur pour se marier !... Ça fait des manières et ça a dansé dans les chœurs... Je vous demande un peu, une porte-maillot comme ça !...

— Et qui en avait vu des cavalcades !



— Qu'est-ce qui te dit que Louison valait mieux qu'une autre ?

— Mais, toujours, la voilà mariée, vicomtesse de Coquardy, posée dans le monde, reçue partout....

— Parce que ça trouve un serin dans une couvée de pierrots !.... Voilà-t-il pas !



— Vous connaissez ce cachemire ?

— Parbleu ! Ce qui vient de la brute retourne au pandour.



— . . . . Enfin, mon cher, au carnaval suivant, je lui donnai un fils à cet animal.

— Eh bien ?

— Eh bien, il n'en a pas voulu !



— Je vous ai sonné trois fois, Robinson !

— J'étions là, madame.... en bas.... au

coin.... même que je prenions un canon, nous deux le papa de madame.



— T'as bien tort, va, ma fille, de laisser ta petite te parler comme ça.

— Dis : Grand'mère, tu nous embêtes.



— Manman, grand'manman dit que tu dois m'apprendre tout ce qu'elle t'a appris quand t'étais petite.

— Eh bien, dis à grand'manman qu'elle aille se faire fiche !



— Mais au moins, moi, je ne suis pas numérotée... comme un fiacre!

— Parce que c'est sous remise et que ça roule au mois!...

II

LES LORETTES VIEILLIES

II

LES LORETTES VIEILLIES

L'ombre approche, et, comme les vierges folles, toutes ces imprévoyantes femmes, qui ont consumé dans les rires le jour de leur prospérité, n'auront pas d'huile à mettre dans leur lampe quand la nuit sera venue.

L'âge a sonné; la beauté s'est évanouie. Les adorateurs se sont enfuis comme les oiseaux à l'approche de l'hiver. La Partageuse est tombée

de son ciel; et dans ce monde qu'elle quitte, où la jeunesse succède à la jeunesse, on ne se souviendra d'elle non plus que des vieilles lunes. Le génie qu'elle a déployé dans les intrigues équivoques, elle le transporte dans quelque industrie ténébreuse. Elle essaye de vendre à de jeunes Partageuses, qui se rient de sa tardive sagesse, les fruits d'une expérience qui ne peut plus profiter à elle-même. Sa vieillesse est un long martyre. Le chapeau rose qui passe, la voiture qui emporte au Bois un minois effronté, les sensualités qu'elle savoure du regard aux vitrines de Chevet lui rappellent la persistance de ses premiers instincts : elle aime toujours les chiffons et la cuisine. Elle en est réduite à envier sans espoir de posséder. Comme elle n'attend rien de l'avenir, ses illusions sont dans le passé. Elle se ressouvient avec amertume, mais non sans quelque jouissance, de ses grands jours, elle n'a pas d'autre baume pour ses blessures. Autrefois elle méprisait les hommes, elle les hait aujourd'hui. Elle n'est réconciliée avec aucun bon sentiment; mais elle n'a plus ces

vives saillies de la jeunesse qui dérobaient ses vices : il lui reste le masque de l'hypocrisie pour cacher sa bassesse.

Il faut un châtiment à tant de hontes : sa fille, pervertie par ses exemples, s'abandonnera aux mêmes séductions, et se préparera les mêmes regrets par les mêmes fautes; et cette mère, abîmée de douleurs, abreuvée d'humiliations, trouvera dans l'excès de son désespoir un cri déchirant que Gavarni a imprimé : c'est le dernier mot de cette histoire des Partageuses et des Lorettes.

LES LORETTES VIEILLIES



— Et de la beauté du diable, voilà ce qui me reste.... des griffes.



— Les poëtes de mon temps m'ont couronnée de roses..... et ce matin je n'ai pas eu ma goutte! et pas de tabac pour mon pauvre nez!



— C'est aujourd'hui sainte Madeleine... Ça a été longtemps le jour de ma fête!



— Ma petite maison, maman l'a mangée; mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues.... et tout. Enfin mon père a bu le reste.



— Je dis la bonne aventure depuis que je ne sais plus ce que c'est.



— A présent je vends du plaisir pour les dames.



— Ah! j'ai bien aimé le homard!



— Nous en avons pour une dizaine d'années, mes colombes, du roi de cœur et du roi de trèfle : deux affreux gueux! Ça va se trémousser, ça va se chamailler pour les beaux yeux de la dame de cœur.... Après quoi, la dame de cœur aura besoin de protections pour cirer leurs bottes.



— Allons! va au marché, m'man... et n' me carotte pas.



— Moi..... Le mo'sieu donnait toujours pour le petit banc.



— Et quand j'en aurais un de sentiment, après?

— Après?... Et manger?



— Zoé, voilà ta mère qui recommence encore ses histoires : « Le monde!... les convenances.... Une mère de famille!... » Tu n'as plus d'anisette?



— Non, m'sieu Henri, je ne doute pas de la délicatesse de vos sentiments, ni ma petite non plus, mais, voyons! je ne peux pas faire la soupe avec ça!



— Madame.... autrefois, c'était Louison.... quand moi, j'étais Madame.



— Encore, si j'avais autant de ménages à faire que j'en ai défait!



— Je dois me connaître en châles mieux que toi, Manon, qui n'as jamais porté que des cachemires d'osier.... moi qu'ai porté des cachemires de l'Inde!



— Mes respects chez vous, m'ame veuve Tout-le-Monde.



— Charitable Mo'sieu, que Dieu garde vos fils de mes filles !

III

LA VIE DE JEUNE HOMME

III

LA VIE DE JEUNE HOMME

Elle est un tissu d'erreurs et de vanités, d'illusions constantes et d'amours fugitives.

Tout sourît au début du chemin. Sur la route à plat de la jeunesse, rien ne gâte encore la perspective. Dans l'infinie variété d'objets et de tableaux qui frappent ses regards, le voyageur s'éprend pour tout du même feu et ne s'attache à rien. Tel est le fond de la vie de jeune homme.

Mais il vient une heure de lassitude où l'on s'aperçoit que les impressions sont toujours les mêmes, et l'on commence à compter avec l'ennui. Il faut d'ailleurs arriver, et l'on n'avance pas à battre les buissons. La curiosité est déjà émoussée; on veut être captivé par un intérêt plus sérieux. Dans cette disposition d'esprit, on trouve des fautes au paysage, des longueurs au relais; puis, au bout, la servante de l'auberge ne paraît plus si jolie.

C'est la peinture fidèle de tes déceptions, ô jeunesse! D'autres dégoûts te montreront d'autres réalités; mais, en bornant à ce premier essai de la vie le fruit de ton expérience acquise, il est une vérité dont tu dois te pénétrer, ô jeune voyageur! c'est que sur le grand chemin du monde où tu cours, il faut savoir modérer tes admirations, ménager tes chevaux, et surtout te défier des sourires de la cabaretière.

Voilà ce que Gavarni a voulu t'inculquer dans ce chapitre qui te concerne.

LA VIE DE JEUNE HOMME



L'indicatif d'un amour qui va jusqu'à l'infinitif.



Rien n'est plus embarrassant que le premier tête-à-tête quand on a tout à se dire... si ce n'est le dernier quand tout est dit.



— Quand on pense que voilà ce que c'est qu'un homme.... et que les femmes aiment ça !



— Voilà huit mois, Auguste, que vous me promettez un mantelet. C'est pas gentil! tu n'as pas le sou! tu n'as pas le sou!... Tu avais bien besoin d'acheter encore un cadavre, n'est-ce pas?... Égoïste! va...



— Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon ?
— Ma cousine, le dimanche, nous allons dans

un jardin qu'on appelle la Grande-Chaumière, où nous entendons la musique religieuse.

— Après vêpres ?

— Après vêpres, ma cousine.



— Ne va pas te tromper ! Si c'est un mo'sieu qui t'ouvre, tu diras ce que j'ai dit; si c'est une dame, tu ne diras rien; tu donneras ça, si c'est une bonne aussi, ou une petite fille.

— Il n'y a toujours que le mo'sieu qui ne doit pas voir.

— C'est ça.



— Tiens donc ça dans l'œil, innocent!... C'est mieux et plus commode.

— Oui, mais je ne peux pas.



— Tiens, bichette! une goutte de rhum... rien d'excellent comme ça pour la migraine.



Graver, tout le jour, le froid, la grêle et la pluie, attendre aquatiquement une femme adorée qui vous dira demain : Pauvre chéri! je n'ai pas pu sortir.



Faire toute la soirée la partie d'un mari stupide qui gagne votre argent, se moque de vous, et va se coucher.... à votre barbe.

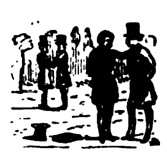


— Pour justifier sa présence chez la femme d'un dentiste, ce pauvre Adolphe se fait arracher une dent par le mari.



— Belle dame, vous êtes joliment jolie ce soir! je souperais fièrement avec vous....

— Tu n'es fichtre pas dégoûté!...



— Tu pourrais te contenter d'un simple coup de pistolet à quinze pas; c'est déjà bien gentil!... Entre nous, Florentine ne vaut pas davantage.... hein?



— Ça me coûte de quitter Paméla !...

— Pas si cher que de la garder.



— Je vas te présenter, bon ! Mais.... moi, qui est-ce qui me présentera?

— Moi, après.



— Combien m'en mets-tu donc de papillotes, Nini? tout le code civil y passera.

— Oui; mais, mon Bichon, tu seras genti, faudra voir!



— C'était une femme que j'ai bien aimée!
— Farceur, tu l'as gardée quinze jours.
— Mais je lui ai fait la cour deux ans!



Rien ne pèse au bras comme la femme qu'on n'aime plus.



— Ah! que c'était une riche nature de femme! jolie! tout cœur! pleine d'esprit... et si bon garçon!
— Ça, c'est vrai... enfin!... il y en a d'autres!



— Quelle différence y a-t-il entre les bergères et les petits écus ?

— C'est qu'on peut faire danser l'argent sans les femmes, et qu'on ne fait pas danser les femmes sans argent.



— Mais comment as-tu pu te laisser prendre comme ça ?

— Demande aux canards sauvages comment ils se laissent prendre !... Il a tiré sur moi le 1er mars, on m'a ramassé le 5 avril : voilà comme ça se fait.



— Voilà un tilbury, Paméla, qui nous a amenés, en moins de trois mois, de la rue Saint-Jacques à Clichy... Hein, le bon cheval!



Victime d'un abus de créance.

IV

LE CARNAVAL

IV

LE CARNAVAL

Quand on dit que le carnaval tombe en désuétude et qu'il va s'effaçant, je ne suis nullement persuadé d'un progrès de la raison et des mœurs. Je crois entendre un homme qui regarde dans un stéréoscope; il s'abuse sur une image double : le monde et le bal masqué. La corruption des mœurs a si fort accru la licence, qu'entre ces deux ima-

ges je ne vois de différence que l'habit; c'est peut-être ce qui fait dire que le carnaval tombe.

Pourquoi donc tomberait-il? Est-ce que nous vaudrions mieux que nos pères? On dit : « C'est un plaisir usé. » Ce mot nous donne tout de suite l'explication de cette comédie vertueuse qui n'est au fond qu'un regret. Oui, il est bien vrai que les hommes d'un certain âge sont désabusés d'un plaisir qui veut l'ivresse et la furie de la jeunesse; mais ils n'en sont pas devenus plus sages : ce sont ces mêmes hommes qui ont fait de la société un carnaval sans masque.

Pour Gavarni, cette différence même n'existe pas; il peint indifféremment et avec la même bonne foi les hommes et les masques. C'est toujours le même cynisme qui pose.

LE CARNAVAL



— Viens au bal ce soir. Qu'est-ce qui te manque ?

— Un pantalon.



— Malheureuse enfant ! qu'as-tu fait de ton sexe ?



— Encore une nuit blanche que tu me fais passer, Phémie.

— Eh bien ! et moi, donc?

— Toi, Phémie, c'est pour ton plaisir.

— Eh bien? et toi? est-ce que ce n'est pas pour mon plaisir, bête?



— Y en a-t-i' des femmes, y en a-t-i'... Et quand on pense que tout ça mange tous les jours que Dieu fait! C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme.



Le masque a beau mentir, Diogène femelle,
On sait ce que promet ton manteau de satin,
Et quelle affaire ici te fait, jusqu'au matin,
En guise de lanterne allumer ta prunelle.



— Bast! quand tu me donnerais un peu de sentiment pour ce soir....

— Ça l'use!



— Fichtre! que je ne voudrais pas être dans la peau du suborneur qui se jouerait de l'innocence de cette enfant!



— Écoute ce que tu vas ouïr, ô jeunesse! Faut pas accorder toute ta confiance au premier venu!... le second serait fumé.



— N'y aurait pas de société possible si une dame ne pouvait pas accepter un verre de vin... sans qu'on y fiche une giffle après, parce qu'elle aura dansé avec un autre... Pas vrai, Polyte?



— Monter à cheval sur le cou d'un homme qu'on ne connaît pas, t'appelles ça plaisanter, toi!



— Moi, mon Pierrot, n'y a pas de danger... il est attaché à l'ambassade.

— Il est bien attaché?



— Ça ne te regarde pas; de quoi te mêles-tu? est-ce que son homme n'est pas là pour la battre?



— Tu sais bien, Margouty, ce beau Turc qui m'avait parlé; avec une veste, tu sais, à tout plein de belles affaires brodées le long des manches, et puis une culotte qui n'en finissait plus... enfin

avec quoi je suis revenue de chez Mabille... et qui m'avait dit qu'il était suave?...

— Eh bien?

— Eh bien, Margouty! c'est un homme qui vend de ces machines qui sentent bon, rue Vivienne.

— Et qui puent chez le monde.



— ...Et si Cornélie ne trouvait pas de voiture?

— Nous irions à pied!

— Merci! je serai canaille tant qu'on voudra, mais mauvais genre, jamais!



— Eh bien! on dit que certain colonel se marie... Te voilà veuve, ma pauvre bayadère!...

— Hélas! oui, mon pauvre baron, et ta femme aussi.



— Avancez-moi donc cent sous, m'man, puisque j' vous dis que j' suis de garde à la mairrrie c' matin....

— Et où donc qu' sont tes deux redingotes? animal!...

— M'man, j'ai mis ma veste au plan hier soir.

— Jésus! et ton aut'? malheureux!

— Puisque j' vous dis, m'man, qu' la bleue est restée pour le costume... Si vous ne m'avancez pas cent sous, j' vas monter la garde en arlequin, m'man... qu'est qu' ça m' fait?...



— Arrête, malheureux!... c'est ma tante!!...



— Mais puisque je vous dis que j'ai un mari... et j'en ai même deux... deux maris! et trois enfants par-dessus le marché... Comment, qu'est-ce que cela fait? grand mauvais sujet que vous êtes!



— Le pierrot, je ne sais pas... mais la pierrette, pour être ta femme c'est ta femme... et c'est une canaille... C'est à toi, Bigré, à voir si tu veux filer ou si tu veux cogner... Moi, je cognerais...



— Ah! vous avez là une chouette femme!... et il n'y a pas longtemps que vous êtes... pierrot?



— Moi, j'ai pas de chance; je n'ai jamais fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne.



— Nous intriguons deux dominos que nous ne connaissons pas... et c'est eux qui savent qui nous sommes...

— Et que nos femmes s'embêtent!... — Ça m'intrigue.



— Qui est plus à plaindre au monde qu'un homme uni à un débardeur?

— C'est une femme en puissance de pierrot.



— Une pierrette qui se respecte, vois-tu, n'a jamais qu'un pierrot.

— A la fois.



— Tu as bien tort, va, Coquardeau, de toujours porter ce nez-là! Tu sais pourtant comme ça déplaît à madame.



— Madame, une honnête femme a ses amants et ne prend pas ceux des autres !

— Madame !

— Madame, si je ne me respectais pas, je vous ficherais une drôle de trempée, comme il n'y a qu'un Dieu.



— Comment, Mo'sieu, à l'heure qu'il est vos galanteries ne sont pas encore couchées !



Le masque tombe, l'homme reste, et le... pierrot s'évanouit.

V

FOURBERIES DE FEMMES

V

FOURBERIES DE FEMMES

Tout homme est un menteur, dit la vieille sagesse; vérité triste et qui est aussi ancienne que l'homme, dont l'histoire commence par un mensonge: le discours du serpent à la première femme.

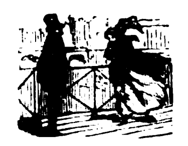
Quelle est donc cette loi de nature qui sollicite l'homme à mentir? La même qui porte les animaux faibles et timides à ruser. Il y a au fond de tout mensonge un sentiment irraisonné de crainte, quel que soit le mobile qui l'en-

gendre. Ce sentiment si alerte, qui nous donne l'éveil sur tout ce qui nous est contraire, s'associe, même à notre insu, à des degrés variables, sous des nuances indéfinies, à tous les mouvements de notre cœur et à toutes nos actions. Nous ne pouvons rien désirer, rien entreprendre sans craindre, c'est-à-dire sans trahir la faiblesse dont nous avons dit que la ruse est l'auxiliaire.

On demande si la femme, plus faible que l'homme, est, plus que lui, encline à mentir. Je ne veux pas médire ouvertement, et je réponds : — Peut-être. Mais, au lieu que l'homme fait du mensonge un expédient qu'il emploie à son orgueil, à son intérêt, à son ambition, à ses penchants, à ses haines, il n'est presque toujours pour la femme qu'un voile discret qu'elle étend sur des sentiments et des erreurs qui lui feraient perdre l'estime du monde. A proprement parler, la femme ne ment point : elle biaise. Elle ne demande à la ruse que des refuites et des crochets de lièvre.

Exemples :

FOURBERIES DE FEMMES



Une de ces mines pudibondes, calamiteuses et résignées, qu'une honnête femme prend du plus profond de ses hypocrisies quand il lui arrive de rencontrer, en même temps, un adorateur et un coup de vent.



— Comment! c'est avec moi, une amie intime... que tu agis ainsi!... Comment! tu as ton Gustave,

Anatole Barbeseau, le pantalon garance, le grand blond, le petit marquis, ce gros imbécile de Marjolet, Victor, le cousin de l'autre, Labriche, et Théobald, et le chasseur d'Afrique... qui encore? celui de Belleville, et... ah! et le petit d'en face! vois donc, Félicité, sans compter M. Chose; et tu viendras encore porter le trouble dans mon ménage? Ah! Félicité, ce trait-là vous ôte ma considération.



— Comment saviez-vous, papa, que j'aimais M. Henri?

— Parce que tu me parlais toujours de M. Paul.



— Vois-tu, ma petite, quand un amoureux commence à devenir dangereux, faut se dépêcher

d'en avoir deux... Après on ne peut plus, et on fait des bêtises!



Jamais l'entre-sol ne pardonne à la mansarde; dans le cœur des femmes, la jalousie s'accroît comme le carré des distances, et comme la distance des carrés dans l'escalier.



— Quand je pense que M. Coquardeau va être mon mari, ça me fait de la peine pour Alexandre.

— Et moi pour Coquardeau.



— Allez au bal de l'Opéra avec madame Coquardeau, allez, madame Prudhomme, j'y consens ; il y a toujours dans la confiance, quelque aveugle qu'elle soit, une noblesse qui, songez-y bien, manquerait à la ruse.



— Tu n' sais pas, m'sieu Coquardeau, ce que ta fille a fait... la mâtine ? N'a-t-elle pas jeté sa cateau dans le jardin de mo'sieu Alexandre... (ce mo'sieu du rez-de-chaussée... qui a cette barbe...) Il a eu la politesse de remonter la cateau à mademoiselle Nini... Il est fort honnête, ce mo'sieu... C'est égal, il me déplairait.



— Mais!... il me semble... qu'on a pipé ici.

— Hein?... Ah! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises; ça ne fait rien.



— Il me semblait pourtant avoir entendu la voix d'un homme dans sa chambre?... Mais elle dort, elle dort paisiblement. Oh! Angélique, je suis un monstre d'ingratitude!...



— Une enfant, une enfant, mo'sieu, dont je me

croyais, avant-hier encore, le premier et le seul amour!...

— Si vous aviez été le premier, mon cher, vous n'auriez pas pu être le seul; faut être juste.



— Comment! tu me vois avec un mo'sieu que tu ne connais pas, et tu fais des bêtises inconvenantes comme ça!... et tu n'ôtes pas seulement ton chapeau!... O Hippolyte, vous ne serez donc toute votre vie qu'un homme sans aucune espèce de forme?



— Vous reverrai-je? — Allons!.., oui. — Où?
— Ici. — Quand? — Demain, mais partez vite!...
— Ange!... un mot encore : vous êtes mariée?
— Parbleu!



— Au moins si j'étais aimée comme toi!...

(Les femmes ont toujours l'ingénuité de comparer l'envers de leur amour avec l'endroit de celui des autres.)



— Quelle agréable surprise!... monsieur le baron, je vous présente M. Ernest, le prétendu de ma petite sœur... qui est venu me demander à déjeuner sans façon.



— Mais, voyons ! si Paul et Henri s'entendent,

il faudra que tu choisisses : lequel des deux garderas-tu ?

— Celui qui me quittera.



— Mon ami, je vous sacrifie tout ce que je dois au meilleur des époux !... Si jamais vous me trompiez, Maurice, oh ! ce serait bien mal !



— Ah ! par exemple, voilà qui est bizarre !... Ce matin j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette !...



— Entends-moi bien : demain matin, il ira t'engager à dîner. Si tu lui vois son parapluie, c'est qu'il n'aura pas sa stalle aux Français : alors tu n'accepteras pas. S'il n'a pas de parapluie, tu viendras dîner.

Mais (il faut penser à tout), s'il pleut demain matin?...

— S'il pleut? il sera mouillé, voilà tout... Si je ne veux pas qu'il ait de parapluie, moi, il n'en aura pas!... Tu es donc bête!...



PETIT DIALOGUE LE JOUR DU DÉPART DE LA GARNISON.

— Mon cher Maire, comment allez-vous ?... et Madame ?...

— Merci, mon cher Sous-Préfet, ma femme est souffrante; et Madame ?...

— Mais elle n'est pas trop bien non plus...



— Qu'est-ce que c'est que ce mo'sieu qui sort d'ici?

— Ah ! mon Dieu !... il ne t'a pas parlé ? C'est un mo'sieu qui venait pour l'affaire d'Ancelin.... et qui part ce soir... Il t'a attendu plus de deux heures !... Mais comme tu as chaud, ma biche ?..



...? — J'ai rendez-vous ici, mon cher, avec une femme charmante ! — Et moi aussi ! — Une blonde !! — Et moi aussi !! — Les yeux bleus !!! — Et moi aussi !!! — Petite !!!! — Et moi aussi !!!! — Alphonsine !!!!! — Et moi aussi !!!!! — Ah ! je suis floué !!!!!! — Et moi aussi !!!!!!...



— Ah! c'est le jeune homme dont tu m'as parlé, madame Coquardy... Vous voulez donc être dans le bâtiment, jeune homme ?... Eh bien... mais... c'est très-bien... Faut faire monter un lit dans une chambre d'én haut.



L'ami de l'amant est à l'amant ce que l'amant est au mari.



— Le garçon a dit un chapeau rose, un voile, un châle noir... c'était ma femme, il n'y a pas de

doute... Mais avec qui?... voilà!... le billet n'a pas de signature... nous sommes arrivés trop tard!... Anatole! vous qui êtes notre ami depuis longtemps, vous seriez-vous douté de cela?... une femme qui a l'air d'une sainte!... Soyez jaloux, on vous honnit; soyez confiant, on... Ah! nous sommes toujours dupés.

(Anatole : Oui, nous sommes dupés!)



— Voyez-vous, monsieur Anatole, ce que nous vous disons là c'est pour vous... Qu'est-ce que cela nous fait?... Mais si vous continuez à vous déranger ainsi, vous perdrez certainement mon estime... et celle de mon mari.



— Mais écoutez donc ce que vous avez écrit!... « Mon Gustave, je... »

— Eh bien, oui, monsieur ! eh bien, oui ! Est-ce ma faute si vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a d'amour pour vous dans ce billet écrit à un autre ? Vous m'avez fait tant de chagrin ! j'étais folle ! je me serais noyée... je me suis jetée au cou du premier venu... O mon Dieu ! et il ose dire que je ne l'aime pas !



— Oui, ma chère, mon mari a eu l'infamie de faire venir cette créature dans ma maison, sous mes yeux ! et cela quand il sait que la seule affection que j'aie en ce monde est à deux cents lieues d'ici !... Les hommes sont lâches !...



— Voyez-vous, ma chère, les cigares... il faut prendre son parti là-dessus : si vous ne laissez

pas piper votre mari chez vous, votre mari ira piper ailleurs... Vous n'aimez pas ça !... mais il y a des femmes qui aiment ça : méfiez-vous !...



Ce qu'on aime le plus après l'amoureux, c'est le papa de l'amoureux.



— Quoi ! vous ajouteriez foi aux propos de cette créature !... Ernest, vous me faites vraiment de la peine.



L'homme qui livre les secrets d'une femme est un méchant, car il lui ôte ainsi l'ineffable plaisir de les livrer elle-même.



— Charles! Charles! ne lorgnez donc pas ainsi toutes les femmes... C'est indécent !



Les maris sont bien laids quand on revient du bal; mais où serait le *Mérite des femmes* si le devoir était aussi charmant que le plaisir ?

VI

LES MARIS ME FONT TOUJOURS RIRE

VI

LES MARIS ME FONT TOUJOURS RIRE

Vous riez, philosophe ? Quoi ! il y aurait donc encore le mot pour rire dans cette éternelle comédie des *Maris,* qu'on fait paraître nouvelle en retournant les habits ? Ce n'est pas vous qui irez habiller vos personnages de costumes usés jusqu'à la trame. On a bien longtemps et bien injustement raillé la casaque du bonhomme Dandin et le pourpoint de M. Sganarelle ; ne vous semble-

t-il pas qu'il est bien temps de prendre un peu en pitié les visions cornues de celui-ci et les doléances de celui-là?

Mais on veut toujours rire des maris! Eh bien, taillez et façonnez à la mode nouvelle le manteau du comte Almaviva, cet enragé donneur de sérénades, qui entra un jour en ménage par la fenêtre. Vous savez ce qui advint : un peu après la lune de miel, le comte éprouva des langueurs, et l'on soupçonne qu'il fut réduit à jouer ses meilleures chansons pour sa servante, tandis que madame la comtesse se laissait attendrir par les romances de M. Chérubin.

Vous dites : « Le comte Almaviva est mort! » Je le sais, et il n'a pas eu d'enfants. Mais il a laissé son chapeau à plume et sa guitare; vous avez dû les voir. Si vous connaissez des maris désenchantés, qui essayent de se ragaillardir et d'escalader encore les balcons, ce sont les héritiers d'Almaviva. Qu'ils soient les personnages de votre comédie; voilà, voilà les maris qui nous feront toujours rire.

LES MARIS ME FONT TOUJOURS RIRE



Il y a des hommes qui s'arrangent de n'être pour une femme que la raison d'un chapeau.



Ce qui fait les qualités du mari qu'on aime fait les défauts du mari qu'on n'aime pas.



— Les hommes! mame Hue... quand ça veut les femmes, c'est des sansonnets; on en prend un, c'est un crapaud.



— Avant la noce, Colastique, t'étais pas si chiche de beurre dans ma soupe... et pourtant le beurre était plus cher.



— Madame Beauminet va bien?

— Très-bien, merci.... Mais ça me fait trois filles.



— Comment! chéri, je ne saurai pas où j'ai fourré ma capote grise!

— T'as si peu de tête.... et tant de chapeaux!



— Ta, ta, ta, ta! comme si le Code civil m'obligeait à t'entretenir de colifichets à si cher l'aune!... avec ça qu'il t'en faut pour un cotillon!... Quand on a des fantaisies comme ça, Zéphirine, on ne grossit pas comme tu fais.



— Fortuné, mon Dieu!... qu'est-ce que tu fumes donc là, qui pue comme cela?...

— Ça? Mais, Bibie, c'est de ce bon tabac que j'apportais chez ton père avant notre mariage... et dont tu raffolais, Bibie!



— La paternité, ça gâte la taille!



— Toi, Beauminet, au milieu de tous tes défauts, je ne te vois qu'une qualité : tu es hypocrite.



— Mon cher, votre femme est charmante.

— Mon cher, la vôtre est mieux !



— Ah bien, Beauminet, n'allons pas dîner là : on est trop mal !

— Dédèle, c'est meilleur marché : nous ne sommes que nous !



— Vous croyez donc, Joseph, que cette personne m'a remarqué?



— Ça ira godelurer on ne sait où pour vous faire en rentrant un mensonge mal fait... et mosieu se fichera dans le toupet que tout est dit !



— Comme tu mens mal, mon chéri !



— C'est grave à penser, chère madame; mais la seule chose que les maris de beaucoup d'honnêtes femmes puissent trouver chez ces drôlesses, et non dans le ménage... c'est d'être dupes.



T'as beau dire que c'est pour un bal de charité.... je trouve que t'as là une petite tenue bien charitable!



— Je ne sais vraiment pas comment mame Lebuché ose se décolleter comme ça... c'est indécent!...

— Le matin, oui... mais le soir....



Item, pour avoir montré, au bal de la Préfecture, le signe particulier que madame a dans le dos, 562 fr. 40 c.



— La maîtresse de qui?

— De Savinien.

— Roué de Savinien! elle est presque aussi bien que sa femme.



— Voilà Savinien entre madame de Naile et sa femme.

— Entre l'amour et l'amitié.



— Ah! si vous ne m'aimez pas, mon futur, vous serez bien ingrat, car j'ai bien aimé mon défunt!



— Voyons, mame Rabat-Joie, tais ton bec!... et qu'on vienne baiser son vainqueur!

— Comme tu me fais mal!



— La dernière passion de mon époux! Voilà ce qu'en dit e daguerréotype.

— Pas jolie, l'air commun... et quelles mains!... On se demande ce qu'une créature comme ça peut avoir pour elle.

— L'illégitime, ma chère.



— Ah çà! mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme... comme ça... faire trois cents lieues... en diligence?...

— Je connais le conducteur!



— Pa'c' que? Pa'c' que ça n' m' va pas, pa'c' que ça m' plaît pas! pa'c' que je... n'le veux... pas!

— Dieu, mon ami, que je te trouve beau dans ce rôle-là!



— Adolphe (il fait si beau temps aujourd'hui!), sais-tu, si tu étais gentil, ce que tu ferais?

— Oui... je ne ferais rien.



— ....

— Hein?... non, j'aime pas ce ruban-là.... Ça te va mieux quand tu te coiffes comme mame Henri.



— Trois ou quatre méchantes chopines... ça tourne de l'œil!... et ça vous a promis aide et protection au pied des autels!... un canard comme ça!



— Pour passer inspecteur faut des protections, et c'est-i' toi qui m'en auras, des protections?



— M'sieu Salomon, je connais ce que tout un chacun doit au sexe; mais si mon auguste épouse ne reçoit pas sa trempée ce soir, je veux que ce polichinelle-là me serve de poison!



— ... Et le jeune homme du juge de paix l'a dit à mon épouse; il a dit : « Femme Figareau, on n'a aucun droit de faire la moindre chose à son mari tant qu'il a le Code civil de son côté! »



— Ces godelureaux-là, voisin, ça ne doute de rien!... En huit jours, vlan!... ça veut être adoré

d'une femme qui, après huit ans de mariage, ne peut pas seulement souffrir son mari.



— Sac à papier! Dorothée, j'ai oublié le mou de ton chat.

— C'est ça! mais vous n'avez pas oublié le biscuit pour votre oiseau, égoïste!... C'est bon! c'est bon! si mon chat n'a rien, je lui donnerai l'oiseau, moi!...



— Je suis comme ce personnage d'Henry Monnier qui n'aime pas les épinards. Je n'aime pas le piano, et j'en suis content, parce que, si j'aimais le piano, ma femme jouerait du cor de chasse.



— Et voilà le grandissime secret que mon seigneur et maître me cache depuis un mois !

— Et vous le connaissiez?

— Depuis six semaines.



— C'te sainte Ursule-là?... c'est une vieille étude... d'un objet que... (jadis!) je... tenais... sous ma serre puissante.

— Serre tempérée, ma poule.



— On dit que le mariage range un homme; moi je ne sais pas... ça me dérange.

VII

LES ENFANTS TERRIBLES

VII

LES ENFANTS TERRIBLES

Un écrivain américain, Washington Irving, a dit que les petits chiens et les enfants étaient des membres influents de la société française. L'observation a pu paraître malicieuse aux États-Unis; en France, elle ne blessera personne. L'attachement des dames sensibles plaide assez haut pour les chiens; nous ne parlerons que des enfants.

Ils ont toujours tenu une place considérable dans les sociétés polies. Un célèbre capitaine grec

ne craignait pas de dire que son fils gouvernait la Grèce, parce qu'il gouvernait sa mère, qui le gouvernait lui-même. Ce mot nous donne tout de suite le secret de l'influence des enfants dans une société. Une si grande autorité dans un âge où la raison n'est nullement développée, où tous les instincts ont encore une force de ressort qui les fait prédominer, doit nécessairement produire des tyrans. Mais le mot est affreux; on les appelle des enfants terribles.

L'enfant terrible est celui qui ne s'est pas plié aux préjugés, qui ne connaît pas les artifices de la langue dorée, et se heurte à tout, excepté à la vérité qui est suspendue à ses lèvres. C'est un sauvageon dont les fruits sont toujours aigres. Il est curieux, impertinent et indiscret autant que bavard, sans qu'il entre de méchanceté dans ces défauts. Malgré toutes ses imperfections il a du bon; les parasites et les amoureux le redoutent autant que le chien de garde.

Écoutez-le; on croirait que c'est une bouche de fer qui parle.

LES ENFANTS TERRIBLES



— Maman, c'est mosieu... tu sais, ce mosieu qui a ce nez.



— C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner?... mosieu, papa n'y est pas.



— Qu'est-ce donc qui l'a inventée, la poudre, mosieu?... que papa dit que ça n'est pas vous.



— Est-ce que c'est vrai, mosieu d'Alby, que tu couperais des liards en quatre?... Sapristi! comment donc que tu peux faire?



— Maman va venir, pas tout de suite; elle est avec madame Pelet. Vous ne la connaissez pas, madame Pelet?... c'est une vieille dame qui vient prendre les cheveux blancs à maman avec une petite pincette.... Maman en a joliment! moi, je je n'en ai pas.



— Petit chérubin, j'ai apporté du bonbon pour vous; je vous le donnerai quand je m'en irai....

— Eh bien, mosieu, donne-le-moi tout de suite, et puis va-t'en.



— Mosieu! n'est-ce pas que ça n'est pas vrai, que vous n'avez pas les cheveux peints?



— N'est-ce pas, mosieu Prud'homme, qu'il ne faut pas mettre un *h* à omelette?... La! vois-tu, maman!



— Mère, est-ce que c'est le crevé de ce matin, que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui!



— Que tu es donc godiche, Toinon, de venir tous les matins comme ça pour que papa te mette de l'argent dans ton affaire... puisque tu vas faire banqueroute, bête!



— Est-ce que vous payez des impositions comme papa, mosieu Pastorin, pour être usurier?



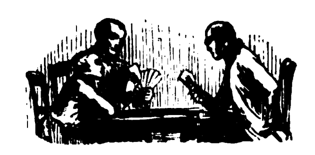
— Ma tante Aurélie qui disait l'autre jour à maman qu'elle t'en ferait voir des grises si tu deviens son mari... Des grises... quoi donc, dis?



— Maman a écrit à mosieu Prosper, et papa a vu la lettre. Oh! il était joliment en colère, papa... parce que maman avait fait une faute.



— Ils t'ont dit de jouer tant que tu voudras dans la salle à manger, et ta mère t'a donné... quatre sous!... Malheureux!...



— Décidément, mon cher ami, vous n'êtes pas de force au piquet; je vous enfonce.

— Oui, mais comme papa vous a bien enfoncé aussi, pas vrai, père? dans l'affaire des suifs!



— Voyons! faites attention : que doit-on donc faire lorsqu'on a péché?

— Quand on a pêché?... Quand on a pêché, tiens! on revient à la Maison-Blanche, avec tous les barbillons dans un panier, et ma bonne les mange avec Landerneau : c'est un grand soldat qui a des bâtons blancs sur la manche; moi j'en mange aussi, tiens!



— Maman! maman! ce monsieur du Luxembourg, que tu as dit (tu sais bien?) que c'était un grand ami de papa!... il n'a pas salué!... Ah! par exemple, en voilà un malhonnête!



— La canne que papa a trouvée dans l'armoire de maman, le jour qu'il était si en colère, elle est bien plus belle que ça....



— Comment s'appelle madame votre mère?
— M'sieu, maman est une demoiselle.



— Mosieu, on ne peut pas voir papa; il est en train de faire faillite.



— N'est-ce pas, ma mère, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez ? Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à mon papa : Vous m'embêtez... Ah ! mais oui !...



— Cette madame de Lieussaint, est-elle bête !... Puisque je suis Charles Dubourg, et que tu es mon papa, tu ne pourrais pas t'appeler Georges Dandin!



— Un petit de la pension qui disait que t'étais renégat; j'y ai fichu des giffles.... N'est-ce pas, père, que t'es catholique?

VIII

LES PARENTS TERRIBLES.

VIII

LES PARENTS TERRIBLES

Quand l'enfant terrible a atteint l'âge de discrétion, il passe d'une venue à l'état d'homme terrible et de parent terrible. Il y a entre ces deux caractères la différence du fruit arrivé à maturité : il n'y a que l'âcreté de moins.

Les parents terribles seraient d'honnêtes parents et les meilleurs des parents, s'ils étaient capables de parler à point et de se taire à propos.

Ils font, par défaut de circonspection, le martyre de leurs enfants, qu'ils idolâtrent. S'ils n'étaient que futiles et oiseux, ils passeraient seulement pour des bavards fâcheux ; mais ils sont inconsidérés, malavisés et incommodes jusqu'à la torture : ce sont de véritables bourreaux. Ils touchent aux choses les plus délicates avec la même imprudence et la même étourderie que les enfants touchent aux objets les plus fragiles. Rien ne peut les retenir, ni les convenances, ni le ridicule, ni la crainte de déplaire, ni même la décence : ils bravent l'honnêteté dans les mots, tout comme des Latins, et appellent toutes choses par leur nom. Ils ne s'aperçoivent pas de l'embarras qu'ils donnent. S'ils parlent, leurs enfants tremblent; ils vont dire infailliblement ou une sottise ou une grossièreté. On ne les écoute qu'avec des transes ou la rougeur au front. Ils pensent n'être que sincères et exempts de préjugés. Une des conséquences les plus tristes de ces esprits positifs et froidement réalistes est de n'être frappé que par le vilain côté des objets ; c'est ce qu'ils appellent

aller au fond des choses. Montrez-leur un lac limpide et transparent, ils feront remonter la vase à sa surface pour vous convaincre d'une illusion dangereuse.

On voudrait que de pareils parents fussent méchants pour avoir le droit de les haïr; mais ils sont bons, tendres et dévoués : on souffre en secret, et on les aime.

LES PARENTS TERRIBLES



— Voyons, Achille, un nom pour la petite, un nom en *a*...

— Paméla...

— Amanda... Amélia... Maria...

— Théodora... Y a Emma.

— Emma ou Thérésa.

— Et Indiana.

— Ah! Indiana!... voilà.



— Vraiment, ce n'est pas parce que c'est mon fils, monsieur le baron; mais, tout petit, Tata... (nous l'appelions Tata) eh bien, il faisait déjà des choses... très-drôles.



— Eh bien, mosieu, vous allez voir ce que nous a fait un jour ma petite... quand elle était toute petite...



— C'est gentil; mais... pourquoi est-ce que ton feuillage est toujours fait avec les mêmes 3 ? 33... 333... 333333 !... Mais c'est gentil.



— Et moi, je défends qu'on ait de ces moustaches-là... sous aucun prétexte !



— Qu'est-ce que t'as, Mimie ? encore tes satanées coliques ?



— Mosieu Charles m'a dit : Enfin, qu'est-ce qu'elle a?... Eh bien, j'ai dit : Ce n'est rien... j'ai dit ce que t'as.



— Viens, va! nous resterions là jusqu'à demain... Un bal, c'est toujours la même chose.



— Voyons, Beauminet, nous avons donc encore été frappé ce matin dans ce que nous avons de plus chair?



— N'est-ce pas, papa, que le mosieu du petit jardin a une belle tête?

— Ton mosieu du petit jardin a une perruque.



— La jolie pièce !

— Toujours la même : il y a quarante ans que cet amoureux-là est à épouser son amoureuse.



— Celle-là peint.



— Amanda, vous avez été sourde à tout ce que la tendresse peut trouver de... choses dans le cœur d'une mère!... A présent, épouse-le, ton cornet à piston, et fiche-moi la paix !



— Ah! tu me reconnais pas aux Champs-Lysées quand j'ai pas ma redingote ! Mais, malheureuse enfant, quand t'es venue au monde, toi, qui t'a reconnue ?



— Jacques Maubourguet, t'as voulu faire un mosieu de ton garçon, qui n'est qu'un rien du tout... bon!... Mais le v'là vicomte... de Maubourguet! Jacques, mon bonhomme, comme n'y a qu'un Dieu, tu vas me lui secouer la vicomté... et pas plus tard que tout de suite.



— Enfin, mon oncle, dis-moi... des amours de fleurettes comme ça, d'où ça vient et ce que ça devient...

— Du fumier.

IX

COMÉDIE BOURGEOISE

IX

COMÉDIE BOURGEOISE

Le mot *bourgeois* a perdu pour nous son acception primitive et ne représente plus guère qu'un être abstrait. Autrefois il était facile de dire où commençait et où finissait la bourgeoisie : elle constituait une classe parfaitement distincte et définie ; mais la révolution de 89, qui a confondu tous les rangs, n'a laissé subsister qu'une divi-

sion arbitraire, et il ne nous reste plus qu'un mot sans aucune signification précise.

Demandez à l'artisan ce qu'il entend par le mot *bourgeois;* il vous donnera tout de suite l'idée d'un maître dominé par un égoïsme étroit et un intérêt sordide; dur et hautain avec les inférieurs, humble et obséquieux avec les supérieurs.

Demandez à l'artiste quel sens implique pour lui ce terme *bourgeois;* il vous dira qu'il individualise la sottise présomptueuse.

Demandez au gentilhomme, qui croit encore au blason, ce qu'il pense du bourgeois; il vous le peindra dévoré de l'envie de s'élever, raffinant sur les belles façons, et réussissant médiocrement à faire l'important et le glorieux; fastueux sans délicatesse, et pince-maille du même coup.

En réunissant tous ces traits, on parviendrait à dessiner la figure du bourgeois. Gavarni achèvera la ressemblance en quelques coups de crayon.

COMÉDIE BOURGEOISE



— Oh! mais, voyez donc m'sieu Berthot... comme le faubourg Saint-Germain est farce!



— Je l'ai été dix-sept ans, moi, commis dans la nouveauté, et je n'ai jamais porté de moustaches!



— Je n'ai jamais été ce qui s'appelle un joli garçon, non... on avait une figure chiffonnée qui ne déplaisait pas trop au sexe.



— P'pa, qu'est-ce que c'est donc que l'assurance sur la vie?

— C'est pour qu'on ne meure pas.

— Et sur la grêle, p'pa?... c'est pour qu'on n'ait pas la petite vérole... hein, p'pa?

— Non, bête, c'est pour la grêle dans les champs... une manière à eux de vacciner les pommes de terre.



— Mame Beauminet veut des fleurs... j'ai apporté des graines en veux-tu en voilà !... aussi je retournerai à Paris les mains pleines... de durillons.



« A MONSIEUR, MONSIEUR MARTIN,

« Oh ! je t'en prie, un mot de pitié ! un mot du cœur !... J'ai tant pleuré, que je n'ai plus de larmes.... Martin ! vous ne savez donc pas jusqu'où peut aller le désespoir d'une femme outragée ? »

— Non... Mais il y en a un autre, Martin, dans la maison !



— Une rareté rarissime : un rosier noir, mosieu... noir ! et qui donne des roses blanches... Mais ça coûte cher.



— Se coûter la journée d'un financier pour se gagner celle d'un laboureur... c'est ingénieux !



— Vous voyez, Françoise, ce panier de fraises qu'on vous fait trois francs : j'en offre un franc, moi, et la marchande m'appelle....

— Oui, madame, elle vous appelle.... morue !



Le grenadier Beauminet se demande jusqu'à quel point ses opinions personnelles lui permettent de prendre les armes un jour de pluie battante.



— Je t'avais dit, brigand! de ne pas quitter ta mère!... Et ta casquette?... Encore une casquette que ta mère me laisse perdre!

Non p'pa... M'man, je ne l'ai pas quittée... C'est le mosieu de l'entre-sol qui l'a montée, ma casquette, pour rire : m'man est allée l'avoir.



— Si tu veux réussir ici, sois gracieux pour le

gilet blanc que voilà, et pour ce gilet de velours qui est l'ami du gilet blanc.

— Et le gilet à ramage?

— Ça! c'est rien : c'est le maître de la maison!



— Les bourgeois!

— Quel vénérable troupeau de muffes!

X

LES INVALIDES DU SENTIMENT

X

LES INVALIDES DU SENTIMENT

Dryden a dit : « La cause de l'amour ne saurait être assignée; il ne faut pas la chercher dans un visage ; elle est dans le sentiment de celui qui aime. »

Nous ajoutons : Voilà ce que c'est que l'amour : un sentiment vague, fantasque, plein de disparates, tyrannique et exclusif.

Si l'on ne connaît bien ni la nature ni la cause

de l'amour, on en connaît les effets ordinaires, et ils justifient fort bien l'opinion de Bacon, qui le regarde comme une passion théâtrale plus que de la vie pratique.

Quant à ses conséquences, elles sont toujours amères et navrantes. Laissons parler ceux que l'amour a blessés. Leurs paroles seraient notre meilleure leçon, si l'amour n'était toujours plus fort que la raison.

LES INVALIDES DU SENTIMENT



— Les femmes, un tas de serpents!



— Ma première passion compte aujourd'hui plus de lustres que de dents.



— J'ai voulu connaître les femmes : ça m'a coûté une jolie fortune et cinquante belles années. Et qu'est-ce que les femmes?... Ma parole d'honneur, je n'en sais rien !



— Le cœur m'a ruiné l'estomac!



— Toutes ces bêtises-là ont dérangé ma constitution.



— Je n'ai plus la terre de Chenérailles ni mes bois.... je n'ai plus le moulin d'Orcy. J'ai la goutte.... Fichue bête !

XI

LA FOLLE DU LOGIS

XI

LA FOLLE DU LOGIS

Les hommes !... passe pour les hommes !... Ils sont faits pour les rudes labeurs, pour les luttes acharnées, pour tous les genres d'amertume qui remplissent la vie intellectuelle. Mais la femme? Écoutez Molière :

> Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
> Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,

Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens fort sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs.
Elles veulent écrire et devenir auteurs.

Gavarni va nous montrer les femmes devenues auteurs; le portrait qu'il en a fait donne raison, de tout point, à notre grand comique.

LA FOLLE DU LOGIS

HOMMES ET FEMMES DE PLUME



Source de l'Hélicon! mon cœur est une éponge;
Muses! l'alexandrin est le vers qui me ronge!



LE COMPTE.

Égarements divers et pensers charitables :
Six francs. — Regrets choisis : vingt francs — Mon idéal
(Sous les traits adorés d'Alcindor — l'animal!) :
Dix écus. — Et neuf francs de pleurs intarissables
Versés le mois d'avant au départ de Blinval...



Plus de soupirs gratis aux timides échos :
Le Pétrarque du coin vend des sonnets tout chauds !



Si du moins à ses chants (nouvelle édition)
Sapho, pour souscripteurs, avait tous ses Phaon !



Voici l'heure où le gril va remplacer la lyre.
Une odeur de cuisine aux myrtes est mêlée,
Et suit jusqu'en ses vers sa muse échevelée.
Combien dans ses ébats tendres et pudibonds
Le civet a de pleurs et l'amour a d'oignons !
De regrets bien amers illusion suivie !
Où cacher ta couronne, auguste Poésie,
Quand la réalité marchandera demain
Le portrait du galant et la peau du lapin ?

MADEMOISELLE ANGÉLINA TRAUMOUILLÉ A M. OSCAR PIPANTHOUD.



« Monsieur,

« Fermant à la clarté d'une céleste flamme
« Les replis de mon cœur incessamment froissé,
« Je voulais te cacher les abîmes d'une âme
« Où trop de rêves ont passé ! »



Laure, elle a d'un rébus illustré sa boutique :
Devinez-vous le mot? — C'est la Gigogne antique,
Dame Nature. — Non. — Ou c'est la Charité
Offrant au malheureux l'ineffable mamelle.
Eh, non! c'est des amours la folle ribambelle;
Et ces petits païens au minois effronté,
D'un semblant de candeur narguent l'hypocrisie.
Cette enseigne, messieurs, c'est la galanterie..
Laure tient magasin de sensibilité....



Tout, nous le savons bien, n'est pas couleur de rose
En ce monde d'ingrats où votre cœur se perd.
Que de ses longs soupirs votre cœur se repose;
Votre cœur nous a dit tout ce qu'il a souffert.



Où trouver un duvet assez doux pour la couche
De celui qui promène un orgueilleux bonheur,
Quels baisers sembleraient assez doux sur le cœur,
Alice, après les tiens, pour le roi dont ta bouche
A couronné le front rêveur?



Laissant inachevé l'hymne qu'Amour inspire
Il faut vers d'humbles soins ramener ses esprits :
Mettons aux petits pois l'oiseau cher à Cypris.



« Laisse le feu divin ceindre ton front rêveur,
Adolphe ; n'est-il pas le *signe du génie?* »
Sans virgule ! Eh ! le diable emporte l'imprimeur,
Qui va me mettre là LE SINGE D'EUGÉNIE !



Ardeur, ardeurs, lueur, lueurs, erreur, erreurs,
Vain mirage des mots dont notre âme se leurre !
Tout cela rime à toi, Bonheur... et rime à pleurs.



Le poëte finit où l'insensé commence....
Pour qui n'a plus d'oreille il n'est plus d'éloquence...,
Le sublime aujourd'hui, mosieu, c'est le silence !

ARTISTES



— Vois-tu, camarade, voilà comme tu trouveras toujours les vrais artistes.... se partageant tout.... en frères.... la bonne et la mauvaise fortune.... tout!... Ta gibelotte est excellente.

— Oui, mais, camarade, vous ne m'en laissez pas.



ÉTIENNE. — Tu ne fais donc pas d'études?

PROSPER. — Je me servirai des tiennes.

ÉTIENNE. — C'est ça, tu te sers toujours d'Étienne...

PROSPER. — Joli!



— Y sommes-nous, l'ange? Mon fond sèche.

— Minute! je me chauffe les pattes une miette, et je remonte au ciel. C'est qu'il fait un petit froid qui n'est pas piqué des vers ici-bas.



— Ma sainte te ressemble, n'est-ce pas, Nini?

— Plus souvent que j'ai un air chose comme ça!



— Vous ne savez pas ce que c'est que les peintures de missel?... Vous savez bien ce que c'est que le beurre demi-sel?..... C'est pas ça.



— L'huile est toujours de l'huile; mais il y a enseigne et enseigne!... pour des *Singe-Vert,* des *Tête-Noire*, des *Boule-Rouge,* on peut faire poser les bourgeois, mais pour des *Bonne-Foi!...* c'est plus ça.



— Ça un Téniers!... c'est tout bonnement un... Comment vous appelez-vous?

LE MANTEAU D'ARLEQUIN



« . . . Oui, mon chair Auguste, ge suit décidé arestée dans les queur tant que mon poliçon de direqueteur aura celui demi laissée!... »



— . . . Ah! mame Adolphe, mame Adolphe!... je ne serais pas ce que je suis sans mon vieux serpent de mère.



— Un rôle charmant.

— Quoi?

— Un tambour.

— Encore!... Mais, auteur de mes mots, vous ne pouvez donc rien faire sans tambour ni trompette?...



— C'est ma drôlesse qu'est applaudie!... et qui qu'a l' mal?



— Alors, si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma voiture à onze heures.

— Ça me botte.



— . . . Et je vais tout à l'heure être précipitée, les quatre fers en l'air, du sommet de la tour du Nord... Tout ça, messeigneurs, rapport à ma vertu.



— Tu me feras peut-être accroire, Fortuné, que tu n'as rien eu avec Henriette, merci!... Vois-tu, Fortuné, si tu avais la moindre chose de n'importe quoi, tu ne ferais pas ce que tu fais...



— Qu'est-ce que tu dirais d'une bague comme ça qu'on donnerait à ton épouse?

— Je dirais que c'est faux!



— Voyons, chaste auteur de mes mots, vous me faites un rôle?...

— Inouï!

— Quel costume?

— Une mise indécente est de rigueur.



...... A l'heure du danger,
Mes sœurs, mes faibles sœurs, sans défense on nous laisse!
Eh! comment pourrions-nous sauver notre jeunesse
Et nos foyers, qu'on livre à l'or de l'étranger?



— C'est quand je jouais les amoureux qu'y a eu de la besogne aux contre-marques!



— Ça ne va pas, Moniquet, ça ne va pas! On grogne au parterre, les loges ricanent... Le diable est fichu si le paradis s'en mêle; il va pleuvoir du fruit défendu, gare les pommes.

— Cuites!



— Eh bien, tu verras, ma fille, comme tu seras, toi, dans tous tes états, aux débuts de ta petite.... C'est aux miens qu'il fallait voir feu ma mère!

XII

L'ARGENT

XII

L'ARGENT

Il a été beaucoup honni et beaucoup exalté. La vérité est entre ces deux extrêmes. L'argent, ou plutôt la passion qu'il détermine, est certainement l'agent le plus actif et le plus énergique de toutes les inventions, de tous les perfectionnements que nous admirons. Hélas! il est fort probable que l'homme marcherait encore à quatre pattes s'il avait dû attendre des seules inspirations de ses

besoins ces grandes et belles découvertes qui attestent ses hautes facultés et lui donnent le droit de regarder le ciel. Ce n'est ni la philanthropie ni l'amour métaphysique de la gloire qui, d'eux-mêmes, auraient produit ces sublimes efforts du génie humain. Il est donc heureux qu'il se soit trouvé dans le cœur de l'homme une passion assez forte pour le stimuler. Cette passion est celle qui nous porte à posséder, et qu'on désigne, en la dénaturant un peu, par ces mots : « la soif de l'or. » On comprend mieux aujourd'hui ce dont elle est capable en voyant les progrès étonnants auxquels sont parvenus les arts utiles, et les résultats merveilleux de l'industrie. Mais elle a, comme toutes les autres, des effets désordonnés; et malheureusement on peut mettre en regard de ses conséquences utiles des faits monstrueux qui prouvent combien l'abus est facile.

C'est surtout à ce roi du monde que l'on peut appliquer cette réticence, remplie d'un esprit cauteleux, qu'un historien, d'ailleurs peu scrupuleux, a appliquée au jugement d'un grand

homme : « Il a fait trop de bien pour en dire du mal ; il a fait trop de mal pour en dire du bien. »

Mais voici Gavarni qui vient à son tour et qui va le juger en philosophe.

L'ARGENT



— Si l'on avait assez de fonds pour acheter toutes les consciences qui sont à vendre.... les acheter ce qu'elles valent et les revendre ce qu'elles s'estiment, ça serait ça une belle affaire!...

— Ah! fichtre!



— « Qui ne risque rien n'a rien. » T'as rien, viens-tu?... ta probité! ta probité!... tu me fais plaisir!... Ça n'a pas le sou, et ça parle de probité.... en v'là un orgueilleux!



— Il a faim ?... Paresse!... moi aussi, j'ai faim ; mais je prends la peine d'aller dîner.



Il vend sa vie pour vivre.



— S'il restait quelque chose à Mathieu dont j'étais l'homme d'affaires, aujourd'hui Mathieu payerait pour être le mien.



— Voyons.... « Vol avec escalade; vol avec effraction. » C'est pas ça.... « Escroquerie. » Nous y voilà; c'est par ici que je dois trouver mon ex-homme de confiance.



— A six!... qui est-ce qui escompte à six?... Voyons, mosieu Alonzeau.... (vous n'êtes pas un enfant).... comment pouvez-vous avoir la moindre confiance dans une maison.... qui ne vous prend que six ?



— Mon cher mosieu, c'est du bon argent que je donne à quinze.... à seize, si vous voulez, contre

de mauvaises signatures. C'est une infamie? bien! Je fais de l'usure? très-bien! Mais alors, quand vous prenez des actions, au capital soi-disant garanti, et que vous comptez bonnement sur des dividendes de trente, quarante, cinquante, cent pour cent.... qu'est-ce que vous faites?



— Vous accorder un nouveau délai pour le capital!... Mais depuis trois ans, mon cher mosieu Philibert, vous n'avez pas seulement pu rattraper les intérêts....

— Ah! père Vautour, ça court si vite, vos intérêts!



— Je fais une affaire de rien pour faire une affaire de tout.



— Voyez, jeune homme, ce que c'est que le bon marché! Sur ce petit article-là, la maison a eu, cette année, sept mille quatre cents francs de bénéfice, les neuf mille francs d'annonces payés.

— Par l'acheteur.



— Voyez-vous, mère Marengo, les affaires en grand, c'est usé... les dindons, à l'heure qu'il est, sont devenus plus sauvages que les millions : on a trop canardé les paroissiens, les paroissiens n'ont plus de besoins : connu, la philanthropie! Parlez-moi, mère Marengo, d'un léger commerce qui ne compte que sur le soleil et qu'avec les moutards.

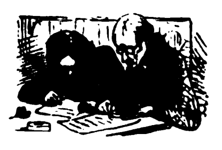


— Papa, qu'est-ce que c'est donc que M. Loyal ?

— C'est le bourreau de la propriété, mon fils.

— Ah ! qu'est-ce qu'il vous coupe donc, papa ?

— Ce qu'on a, mon fils.



Mons Vautour est bon prince, et du gibier qu'il chasse,
Daigne aux rats du palais octroyer la carcasse.

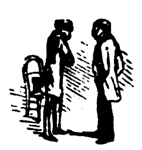


« . . . *Item*, un tableau, représentant une femme couchée dans un cadre doré, lequel ta-

bleau ma susdite dame Beaupertuis nous a déclaré être un portrait de famille. »



— L'appartement est un bijou !... et la maison, mosieu !... pas d'enfants, pas de chiens, pas de pianos !



— Oui, ça fait vingt-huit francs.... Eh bien, pour un effet de cent vingt-huit francs, et à quatre-vingt-dix-sept jours encore !

— Ah çà, mosieu.... Alonzeau, vous imaginez-vous, par exemple, que nous demandons la charité dans les maisons de banque ?



— J'ai demandé au sortir de vêpres; j'ai rien eu.

— Moi, où on danse; j'ai pas mal eu.



La charité est un plaisir dont il faut savoir se priver.

XIII

HISTOIRE DE POLITIQUER

XIII

HISTOIRE DE POLITIQUER

—

CHUT!...

HISTOIRE DE POLITIQUER



— Je l'ai dit au feu roi, j'ai dit : « Sire, une cause qui méconnaît des hommes comme nous est une cause perdue ! »



— Ah çà, Dachu, ton père est jardinier, ton frère est bottier; moi j'suis maçon; toi qu'est-ce que t'es ?

— Un homme politique, parrain, sans ouvrage.



— Certainement, aux élections prochaines, si l'honorable M. Braillard persiste dans cette voie.... il pourra compter sur la mienne.



— Je lui dois mille écus, c'est vrai, mais enfin, supposons que tu sois électeur, est-ce que tu donnerais ta voix à un homme qui parle du nez?



— . . . Vous n'êtes qu'un.... abonné!

— Vous en êtes un autre!



— . . . . . C'est égal, mosieu Desormay, une opinion à toi, ça serait meilleur marché.



. . . Tandis que chaque citoyen ne doit avoir droit qu'à une majorité conforme à sa manière de voir.



— Tenez, Mouillet, en politique vous êtes un.... Robespierre.

— J' vous en ai jamais servi !



— Des principes! Mais, tenez, m'sieu Faisandé, vous n'avez pas plus de principes qu'un lampion.



— Eh! qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un gouvernement qui méconnaît mon principe?

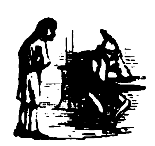


— C'te profession de foi-là, voyez-vous, Polyte, à mon point de vue, c'est dégoûtant?

— Que'que chose de propre que ton point de vue!



— Tu n'es qu'un.... m'lon. V'là mon opignon su' ton opignon.



— Voyons, Trautapé, qu'est-ce que t'as perdu?.... ta femme?

— Non, Dachu.

— Ton petit?

— Non, Dachu.

— Ta tante Janson, la chamarreuse?

— Non, Dachu.

— T'as perdu ton cousin du Port au Sel?

— Non Dachu..... Trautapé a perdu Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc., etc., etc....



— Oui, mais n'ébranlez pas l'édifice social!



— .... Pourquoi?... Natole, c'est rapport que y a du monde... qu'ont pas l'moyen d'avoir des opignons... comme ceux qu'ont de quoi...



— Après ça, c'lui qui n'adoptera pas mes manières de sentir, j'y couperai la figure et j'y mangerai l' nez!

— De quoi! des crudités?... ça te ferait mal.



— Dans le gouvernement de mon opinion, tu dois être minis' des finances ou n'importe, aussi bien comme moi, si tu en as les dispositions !



. . . Mais, voyons, Limousin, avec un méchant budget d'une cinquantaine de millions, qu'est-ce que tu peux fiche ?



— J'te chippe, un supposé, ta toupie ; bon ! Qu'est-ce que tu dis ? Tu dis : Zidor est un' canaille. Pourquoi ? Pa'ce que nous aurions la

même opinion. Mais si nous aurions pas la même opinion, tu peux pas, pa'ce que c'est politique !



— Vous ne m'agacerez, voyez-vous, avec ces façons de penser-là, que jusqu'à un certain poing.



— De mon temps, avec toute la poudre qu'on tire aujourd'hui contre une bicoque, nous aurions brûlé l'Europe, et n'y aurait pas eu tant d'histoire !

XIV

PHILOSOPHES

XIV

PHILOSOPHES

Il n'est pas de philosophie amusante, mais il est des philosophes amusants, et j'ajoute : instructifs. Ce sont les philosophes sans philosophie, ceux qui, aidés du simple bon sens, éclairés par une observation judicieuse des hommes et des choses, restituent à la raison le charme et l'autorité que les arguties des sophistiqueurs philosophiques lui enlèvent. Ils ne courent jamais à l'a-

venture et dédaignent les abstractions. Ils ont une sagesse terre-à-terre, et, quoiqu'on affecte de la déprécier, elle est la bonne. Ils n'affichent point d'opinions doctrinales ; leurs jugements sont des saillies, et, sans prétendre nous éblouir, ils nous éclairent. Aimable et saine philosophie ! —si l'on veut que nous l'appelions de ce nom, — et qui nous paraît la fleur de cet esprit gaulois dont Montaigne et Voltaire sont la plus haute expression. On la reconnaîtra sans peine au parfum de fine raillerie et de vérité qui s'exhale des maximes suivantes.

PHILOSOPHES



— Faudrait pourtant pas gros de sens commun pour emplir une calebasse comme ça, Phéime : et dire que ça peut vous tenir un boisseau de sottises !



— Méfie-toi, petit, des messieurs de la ville, de ceux qui parlent bas, de ceux qui parlent

haut, surtout! Quand on te parlera Religion, prends garde à tes poches, et quand on te parlera Morale, prends garde à toi!



— Va à Paris, Jean, va gagner ta vie, garçon.... mais, quand t'auras de quoi, reviens chez nous. Les Parisiens, vois-tu, Jean, ça lèche les petits, ça mord les gros.



— Tu mens, enfant, par gourmandise; jeune homme, tu mentiras par amour; homme, par orgueil; vieillard, par hypocrisie.... Race menteuse et sotte!.... Comme si l'on ne pouvait avoir, sans tromper autrui, ni pommes, ni femmes, ni gloire en ce monde, ni paix dans l'autre.



— Et du pain pour demain.... que tu as tout bu aujourd'hui?

— Tais-toi, Manon!.... puisque manger sans boire est au-dessus des capacités de l'homme.... faut bien que la faim nous vienne pour nous ôter la soif.



Un parchemin, un sabre, une blague :

La noblesse d'avant-hier, celle d'hier, celle d'aujourd'hui.



Le système des bosses est éclos sous la bosse des systèmes.



Vois, Bichette, comme la vie, ce tissu de vérités, est semée d'images et d'illusion. Partout, à côté de la chose on trouve le semblant : ciel, crime, soupir, malheur, bouquet de fleur, clair de lune, tout ce qui est du monde créé et recréé par l'art, double monde, envers de l'étoffe dont la nature est le dessus; l'homme est le singe de Dieu.

— Ah! mon Dieu, oui.



— Jésus! comment que tu oses manger des champignons ?

— Les champignons, ma biche, c'est comme les hommes : rien ne ressemble aux bons comme les mauvais.



— Les romans donnent le diable aux femmes et les femmes au diable; bien souvent aussi les femmes donnent au diable les romans.



— Le sentiment croit tenir dans une bague l'humanité par les cheveux; erreur! il y a des femmes qui, sans la graisse d'ours, seraient chauves de tendresse.



On amuse l'amour, ainsi que la migraine, avec des bagues.



Ninie pense que les romans sont de mauvais livres, non pour ce qu'ils ajoutent à nos passions, mais pour ce qu'ils en ôtent.



— Les jeunes amoureux, ça rit de nous, Françoise, parce que nous nous sommes tenu ce que ça se promet.



— Mon neveu, un médecin vous guérira peut-être de vos coliques; mais deux médecins vous guériraient, pour sûr, de la médecine.



— Mon cher mosieur Jalury, faut se distraire : faut vous distraire : faut pas comme ça se laisser attrister par le chagrin, faut pas ! Voyez le fils de mame Bassain où ça l'a mené, son inclination !... à se brûler la cervelle d'un coup de pistolet dans le ventre.... et ça pour une petite Moniquet.... je vous demande !



— Quand on aura blagué de tout, voyez-vous, restera encore ça.... mosieur : un coup de bâton sera toujours une vérité.



La Providence donne la pâture aux petits oiseaux, mais aux petits enfants elle a donné la *grand'mère.*



— Notre-Dame-de-Lorette ! Quels caractères, rue de la Bruyère !... Rue de la Rochefoucauld quelles maximes !

XV

PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE

XV

PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE

Vous le reconnaîtrez facilement à sa mine et à son bonnet; il descend d'Ésope le Phrygien par les mâles. Les temps n'ont pas été toujours doux pour les penseurs de cette famille. Leur grand aïeul, vous vous en souvenez, était esclave et opprimé; il dut recourir à l'image et à l'allégorie pour faire passer des vérités utiles. Notre philosophe n'a pas eu une meilleure fortune, mais il

est né libre et il a eu la chance heureuse de venir dans un temps où l'on pouvait tout dire. Il n'est pas né d'hier. Je le soupçonne d'être nomade, et l'on sait que rien ne favorise l'observation comme une longue vie et de longs voyages. Après avoir commencé par rire des sottises humaines, il a fini par en prendre de l'humeur. On l'a cru misanthrope, il n'en est rien. La misanthropie, quand elle n'est pas affection maladive, est toujours un suprême orgueil, et c'est l'orgueil des hommes qui l'a le plus irrité. Il est implacable pour toutes les hypocrisies et brise sans pitié le masque sur le visage des charlatans de toute robe. Cette haine vigoureuse qu'il a pour toutes les méchancetés se traduit en un sarcasme amer. Sa parole est brève et sentencieuse. Il pense comme Caton et parle comme le Paysan du Danube.

PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE



— Sa majesté le roi des animaux!



— . . . . L'homme est le chef-d'œuvre de la création!.... Et qui a dit ça?... L'homme.



— Ça n'a encore été éduqué aucunement.... et déjà stupide!



— Mathieu n'a que ça pour lui : ne sait pas lire.



— Les cerveaux, c'était fêlé... mais les flacons!



— Frères, possible ! mais pas cousins.... pas cousins !



— Ego ! Ego ! Ego !... Tous égaux !



— N'y a sous la t....oiture du ciel que le doux jus du vin, père Vireloque....

— Pour rendre un animal comme ça plus sauvage que naturellement.



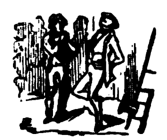
— Misère-et-corde ! faut pas chagriner ces petits mondes-là, des animaux, comme nous autres.... ça se dévore entre soi.



— Le nouveau seigneur de la terre.... pas fier avec le vilain, lui, et ne chiffonnera nullement les fillettes.... mais ne faudra pas manquer de pistoles aux fermages, ou gare les vaches !



Madame la Femme : une Altesse qui n'a pas sa plus triomphante ; mais lui faut plein son giron de secrets de Polichinelle.



— Ne faut pas baguenauder dans les bois, mon doux mosieu; il y a des louveteaux dont la maman raffole de côtelettes de mouton.... en papillotes.



— L'homme ça mange les moutons, comme fait le loup, ça bêle comme le mouton et touche à tout.... Misère-et-corde!



— L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés; blagueux et blagués, c'est la nouvelle.



— Misère-et-corde !... jeune enfance!... c'est déjà des histoires pour des toupies!...



— Faut voir monsieur Michel payer les gages à son domestique!



— « La jeune Europe... » une jeunesse de soixante ans! et fatiguée.



— Quand le Figaro devient vieux, il se fait Basile.

XVI

LES PETITS MORDENT

XVI

LES PETITS MORDENT

L'envie, qui inspire souvent aux grands la calomnie, ne souffle aux petits que la médisance. Ceux-là se vengent de leurs humiliations par des coups de stylet; ceux-ci tirent raison de leur infériorité par des coups de langue. N'empêchons pas les petits de mordre; leur morsure n'a pas de venin. Si l'on dit que la charité en gémit, je réponds que souvent l'honnêteté a sujet de s'en ap-

plaudir. Il faut, à la morale qu'on outrage, un moyen de répression; je ne lui veux pas un bâton, mais il m'accommode assez qu'elle ait des verges.

Des traits comme ceux que Gavarni a recueillis ne déchirent personne. Nous les donnons comme d'excellents avertissements aux gens qui se croient exempts de toute retenue devant leurs inférieurs : il est bon qu'ils sachent que les petits mordent, et qu'ils apprennent à les craindre.

LES PETITS MORDENT



— Comment! y vous ont donné vot' compte à cause de vot' cousin? excusez!... j'y aurais dit, moi : Madame, et le vot', de cousin?... un' jeunesse que vous aviez élevée!... Les maîtres, voyez-vous, ma. chère, c'est ingrat comme les oiseaux!...



— Des carottes! combien qu'y en a des bourgeois, et des huppés, qui ne vivent que de ça!



— C'est ça qui serait un joli journal... qui vous donnerait tous les jours à mosieu des nouvelles de chez lui plutôt que du Caucase et de l'empereur Nicolas... Nicolas toi-même ! Va, c'est moi qu'en sais du cocasse... pas vrai, madame?



— Mamselle chante, nous aurons de l'eau.



— Sans compter que des fois n'y a pas de quoi chez nous pour un pot-au-feu, et mosieu portera un paletot de drap double.

— Jésus ! un paletot de gras-double !



— C'te chaloupe!



— Un' poupée comme ça, ça vaut cher... à cause du taffetas.



— Je trouve que les cachemires ont été bien portés, cette année.... au mont-de-piété!



— La femme se porte bien, mais c'est le chapeau qui est mal porté!



— Du malheureux monde comme ça, ça n'y voit que d'un œil... et 'core pas sans lucarne!



— V'là un nez qu'a coûté cher à mettre en couleur.



— La madame du pavillon qui met ses bas!
— Pus qu' ça d' quilles!



— Rire de la pauvreté, mes bourgeois, ce n'est que méchant; mais rire de la vieillesse, c'est bête.



— Que de paroissiens fameux dont il ne serait bientôt plus question par ici, si un homme de talent n'était pas là pour leur y tailler une couronne de n'importe quoi sur la mémoire!



— Y a-t-i donc tant de quoi être comme ça faraud... parce que, le jour de la distribution des nez, on s'aura levé à trois heures du matin!



— Y avait deux paroissiens de la queue qui se disaient tout bas que la défunte était une femme bien légère...

— Merci! j'aurais voulu les y voir, eux, à la descendre, la sylphide, d'un troisième au-dessus de l'entre-sol!



— En v'là du guignon! La femme à Salan-

thoud, qui perd son homme le même jour que son chien!

Pauv' femme!... un si beau caniche!



— La moustache et pas de régiment!... mais pourvu qu'on paye la goutte aux anciens... pas vrai, colonel?

XVII

POPULAIRE

XVII

POPULAIRE

On conçoit la prédilection de Gavarni pour les types populaires; ils ont une physionomie caractérisée et des grâces pittoresques qui doivent séduire l'artiste. Sous le rapport moral, ils offrent au même degré tout un ordre particulier d'idées et de passions, parfaitement tranché sur le fond des mœurs générales, et dont l'étude est fort intéressante.

Le *populaire* de Paris a quelques qualités, tous les défauts, et pas un ridicule. Il est essentiellement léger et ne s'attache bien qu'à des ombres et à des mots. Il est surtout remarquable par un tour d'esprit libre et vif, qui le fait incliner tout naturellement à la critique et à la raillerie. Quoiqu'il affecte de ne croire à rien, de n'être abusé par rien, il est d'une facile crédulité et se laisse engluer par tous les charlatans et les meneurs d'ours de ce monde; il s'agit tout uniment de lui dorer la pilule. On ne parle pas assez du désintéressement de la classe populaire; je le trouve sublime. Ses regrets ne vont jamais plus loin qu'hier; ses espérances, plus loin que demain. Il faut de grandes calamités pour l'atteindre; un petit bonheur lui suffit. Ses joies les plus vives se composent de peu: il se contente, pour ses meilleurs jours, d'un petit amour, d'un petit vaudeville et d'un petit écot. Combien y a-t-il d'hommes, parmi ceux dont on cite le plus le désintéressement, qui fussent satisfaits à si peu de frais?

Gavarni a saisi avec un rare bonheur toutes les

nuances de ce caractère naïf, goguenard, franc dans ses boutades, mobile dans ses affections, constant dans sa résignation à toutes les misères.

POPULAIRE



— Qu'est-ce que tu peux venir chercher par ici, philosophe?

— Je ramasse toutes vos vieilles blagues d'amour, mes colombes; on en refait du neuf.



— La police va... a bien finir par les reculer, les ba...arrières... pa'c' qu'y a vingt-cinq ans que j'ai toujours dit, sous tous... les gouvernements, qu'on n'en trouverait pas de plus... joli emplacement pour la Cou... ourtille que l' Palais-Royal...



— Nous descendons de la branche de Pignon-fumé par les femmes, mon cher!

— Et moi, je descends de la Courtille.



— Toinon, je n'vaux rien quand on m'ostine; je m'connais!...

— Une fichue connaissance que t'as là!



— Que veux-tu, Zénobie? chacun a sa misère! Le lièvre a le taf; le chien, les puces; le loup, la faim... l'homme a la soif.

— Et la femme a l'ivrogne.



— Gueux de Paris! c'est la mort aux balais?



— Paris! du bruit plus que de besogne... mais pas tant que de boue!



— Au moins, moi, j'dis pas que j'aime pas le trois-six!



— Les hommes? quéque chose de prope!



— Si moi j'ai rien à la caisse d'épargne... c'est les événements qu'en est cause.



— L' piano dans un ménage, c'est plus cher que l' pain... mais c'est flatteur.



— Demander au concierge où est le portier !... qu'i faut être bête !



— On aime cet homme pour lui-même.



— Clarisse, vous avez une peine en dessous ! Mais, voyez-vous, Clarisse, c'est pas à moi qu'on cachera les mélancolies qu'y a dans les cuisines ; je connais ça à vos robinets, moi... Venons boire la goutte.



— M'ame Norine !...

— Hein !

— Y a quarante ans, je croquais les pommes vertes et je n'haïssais pas les femmes mûres.

— Après ?...

— Après... Quand j'ai aimé les pommes mûres, j'ai aimé les femmes vertes.

— Vieux passionné !... allez donc manger vos pommes cuites.



Si le rosier ne sent rien, le porteur sent l'ail.



— Et il y a des pauvres femmes assez fichues bêtes pour se fiche à l'eau parce qu'un homme les quittera !... Un homme ! quelque chose de rare !...

XVIII

BOHÈMES

XVIII

BOHÈMES

Au-dessous du populaire et bien loin de lui, s'agitent, dans un désordre sans nom, une foule d'hommes déclassés que l'ignorance, la paresse ou l'immoralité ont parqués dans un coin de la société. Ce petit monde se compose des vices tombés de tous les rangs. L'audace est le nerf de toutes les entreprises de ces batteurs de pavé. Tout est bon à leurs appétits désordonnés ; ils ne

connaissent pas de mauvais moyens, ils ne connaissent pas de mauvaises chances. La fourbe ou la violence sont leurs armes habituelles, et ils les manient avec facilité. Vous verrez tout à l'heure à quel point de vue large et dégagé ils considèrent les lois et la morale; ils sont en guerre contre la société et pensent n'exercer que de justes représailles. Parce qu'ils vivent sans règle, sans mœurs et pour ainsi dire sans gîte, on les nomme bohèmes. Ils forment entre eux une même famille qui a ses coutumes et jusqu'à son langage propres. Peut-être aurions-nous dû détacher de ce groupe hideux quelques individualités qui ne présentent pas un degré de perversité suffisant pour les faire confondre avec les bohèmes de pure race; mais il nous a semblé que Gavarni n'avait pas dû les comprendre dans ce cadre sans de bonnes raisons. Nous les y avons maintenues en les plaçant en tête, afin de montrer mieux le chemin qui conduit au pays de Bohème.

BOHÈMES



— Faut bien montrer des images à l'homme, la réalité l'embête.



Machine à pleurer la Bretagne ou la Normandie, — de la force d'un Auvergnat.



Fait la commission.



— Avec la permission des autorités, messieurs, qu'est-ce qu'il faut à un homme habile pour vous en faire voir de toutes les couleurs?... Pas plus gros que ça de n'importe quoi, messieurs!



« Le nom, la rue et les détails d'une jeune personne de vingt-trois ans, horriblement assassinée par un caporal qu'elle allait épouser au milieu du bois de Vincennes avec toutes les circonstances pour un sou!... »



— Jean-Marie!

— Hein ?

— Y en a-t-i', des abricots?

— Y en a, mais y a des chiens?

— Allons! viens, Jean-Marie!... Gros, Jean-Marie, les chiens?

— Tout gros.

— Viens, j' te dis, Jean-Marie, c'est pa' à nous ces abricots.



Messieurs les officiers du régiment en garnison dans la forêt de Bondy.



MADAME ÉLOA CABESTAN

Tient pâte épilatoire, mariages de raison, leçons de guitare et taffetas pour les cors.



— Ah ! la morale publique !... Mais, brigadier, avez-vous médité pendant vingt-cinq ans la moralité de l'histoire, vous?... Qu'est-ce qu'a été le public de tous les temps? voyons! un troupeau de dindons... dindons partisans, dindons ralliés, menés, retournés, protégés, éclairés, édifiés, glorifiés de toutes les façons ; dindons qui font tous les auditoires, matière de toutes les vanités, aliment de toutes les ambitions, enfin tout ce qui est pâture en ce monde de mangeurs et de mangés... enfin tous les mangés !... Eh bien, qui a fait la morale de tous les temps, brigadier?... les mangeurs.



— L' procureur du roi !... d' quoi s' mêle-t-i' ?



— Comment qu'un jury saurait le mal qu'on a dans nos états !



— Mosieu n'a pas le sou?... et mosieu a dîné?
— Garçon, la faim justifie les moyens.



— N'y pas de doute, mon président, qu'à ma place vous n'auriez pas abîmé comme ça c't homme-là, vous... Mais, voilà, y a que c'te fois-là vous n'y étiez pas, mon président, à ma place... et que c'était moi...



« Au trente avril, il vous plaira payer à son ordre la somme de mille écus, que vous n'avez pas reçue comptant. »



La maison Michel « Mon sac et mes quilles. » Grand assortiment de tout ce qui ne vaut rien.

XIX

LES ANGLAIS CHEZ EUX

XIX

LES ANGLAIS CHEZ EUX

En empruntant ici à Gavarni quelques-unes de ses observations sur la société anglaise, nous avons craint qu'on ne regardât cet emprunt comme un hors-d'œuvre dans un tableau destiné à peindre la société parisienne. Nous avions un motif plausible, le voici. Il nous a semblé qu'un point de comparaison ferait mieux ressortir les parties de cette peinture, et que, par une opposition de ton,

les couleurs prendraient des *valeurs* plus tranchées. Paris et Londres représentent les deux foyers les plus actifs du mouvement intellectuel de ce temps. Par cette raison, il y avait un certain intérêt à les opposer l'un à l'autre. L'esprit calculateur et positif de nos voisins mettra mieux en lumière la frivolité et l'inconséquence du caractère français. On verra comment les mêmes travers peuvent revêtir des aspects divers sous l'influence d'institutions et de mœurs dissemblables. Ceci conduit à dire d'une manière générale que les hommes se ressemblent par le cœur, et qu'ils ne diffèrent que par le cerveau. C'est presque une vérité banale que nous venons d'écrire, mais une vérité à laquelle on ne fait pas assez attention, et dont on pourrait tirer parti pour améliorer les hommes par l'éducation.

LES ANGLAIS CHEZ EUX



— Voici beaucoup d'argent pour Votre Honneur, milord !...

— C'est beaucoup d'honneur pour votre argent, mosieur !



— Rien, sur ma parole ! comme un pot d'ale pour donner des jambes aux chevaux !



— Un peu d'ale fait grand bien.



Le dîner d'un protecteur des animaux : « Une tranche de bœuf; la moitié d'une perdrix d'Écosse, une pinte de crevettes, » etc...



— Vous pensez donc qu'une pinte de porter vaut mieux à l'estomac que deux coups de pied de cheval... Eh bien, chère Sarah, nous sommes absolument de la même opinion, vous et moi! surtout moi.



— Sur ma parole ! monsieur John... des moustaches !

— Nous portons des rasoirs sur le continent, Betty, et nous rapportons des moustaches.

XX

LA BOITE AUX LETTRES

XX

LA BOITE AUX LETTRES

Ce n'est pas précisément un manuel de style épistolaire que Gavarni a voulu donner dans ce recueil de lettres; personne ne s'y trompera. On s'étonnera peut-être de trouver dans ce livre un badinage qui pourrait paraître indigne d'un esprit sérieux, si le lecteur devait s'arrêter à l'expression grotesque qui lui sert d'enveloppe, et en même temps on sera curieux, sans doute, de savoir si

ces lettres sont originales ou inventées à plaisir. Si elles sont vraies dans le fond et dans la forme, c'est-à-dire si elles traduisent le naturel, qu'importe leur authenticité? Ce n'est pas là ce qui nous touche. Elles ont un cachet de naïveté qui est la vérité même; mais il ne faudrait pas s'y fier entièrement : l'art est un imposteur, et il n'a d'autre fin que de rappeler la nature par une complète illusion. Pour nous, le principal mérite de ces lettres est dans leur portée psychologique, quelque triviales qu'elles paraissent. On reconnaîtra sans peine entre autres choses, après les avoir lues, que dans tous les rangs l'amour parle à peu près le même langage, mais qu'il n'écrit pas toujours la même orthographe.

LA BOITE AUX LETTRES



« Mon cher Camille,

« Le grand dadais qui vous remettra cette lettre est bien le plus ennuyeux jobard du département (ce qui n'est pas peu dire!); mais je n'ai pas su me défendre de vous l'adresser; débarrassez-vous-en comme vous pourrez. »



« Viens me prendre ce soir je suis sortie pour la journée nous irons à la comédie je suis fier de

ma toilette ma maîtresse est à la campagne et j'ai essayé une robe, un chapeau une mantille à elle, tout cela me va à ravir. »



« Je fini en mouillant de mes larmes la main et la plume qui ont trace ces caractère qui sont pour ainsi dire dicté par Lamour ; voyez si vous voulez me laiser en desespere, ou si vous voulez me faire lhonneur et le plaisir de partager votre vie avec la mienne.

« Je suis pour la vie
« Votre fidel et cincere aimable amie,
« JOSÉPHINE. »



« Recevez en attendant ce leger acte de ma reconnaissance... j'attend quels qu'eclaicisement

qui me maîte mieux dans la connoissance de tout mes devoirs. Cet attendre nes pas sans inquiétude mellé sependant d'une tranquillité de cœur qui decoule des principes qui me porte au respecte qui mes commendé par ce que j'aime, ce respecte qui est au fond de mon cœur nourit en moi de noble sentiment et par le même raison me fait supporter sans crainte ce que jentand qui pourai malarmé. »

CONGÉ EN PARTIE DOUBLE.



« Chère Adèle,

« Un événement imprévu me prive du bonheur de vous voir demain soir.

« Je pars à l'instant pour les grandes Indes. Adieu ! Croyez aux regrets éternels de votre fidèle amant.

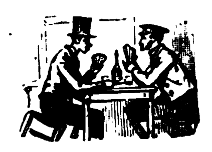
« OSCAR. »

« Ma chère Adèle,

« Un événement imprévu me prive du bonheur de vous voir demain matin.

« Je pars à l'instant pour les grandes Indes. Adieu ! Croyez aux regrets éternels de votre fidèle amant.

« ANATOLE. »



« Ah! prenez pitié de l'état cruel où me laisse mon attachement pour vous. Émile! Émile! un mot, un seul mot que j'attends en comptant les minutes et dans une anxiété qu'il m'est impossible de vous peindre. Je me meurs d'inquiétude. »

(*Lettre oubliée dans la poche de Robinson.*)



« J'ai ta lettre chérie, ô mon Ernest! je la presse sur mon cœur et la couvre de mes baisers... Qu'il m'est doux de penser que tu en fais autant de la mienne. Comme l'amour sait poétiser les choses les plus vulgaires!

« Ton Élise. »

(Ernest s'en fait des papillotes.)



« Adieu, ami, à demain; il sera absent toute la soirée; venez de bonne heure.

« Si vous me trompiez, si vous abusiez de la simplicité de mon attachement, mon ami, ce serait bien mal !... »



« Vous avez le secret de ma vie... ô mon Alfred adoré ! vous ne le trahirez pas ? »

« Du château de Montgomery, 7 juillet. »



«... Peut-être en ai-je trop dit, mon excuse est dans mon cœur, votre changement de conduite depuis quel que jour m'étonne veuillez donc à voir la complaisance de m'en donnez l'explication je n'est pas du moins mérité ne pas avoir de réponse c'est pour moi que josse esperéz que vous vouderez bien m'en faire une quel quelle soit pour quoi vous ai-je vue pour troubler mon repos et ma sécurite.

« Je suis avec estime et amitié. »



« Monsieur le sergent-major,

« Le caporal Telemaque vous présente le bonjour et vous prie de ne point trouvé mauvais sur ce qu'ils ne peut se presenté a la pelle qui doit se faire jeudi six heures du matin, heures qu'il lui

est impossible de disposé vu son état.... Voila la seule cause pourquoi je ne puis me presenter... »



« Ma santé est autant bonne quils est possible quels soit étant séparée de tout ce que jait de plus chere : je ne cherche pas a décrire ce que jait souffert. De puis notre triste séparation figure toi mon ange que les lârmes de ton amie nont tarie que lorsque j'ai eu le bonneure dettre tiree de lenxiete ou jetais parre raport a ta santee. »



« Ma siere amie vous me dites que vous a ves été malade sela me fait biem de la pene vous me dites que quan j'ai quite lostre Jeoure sela vous faist vien de la pene ma que sela vous fas pas de la pene. »



« . . . . . Ma siere epouse je vous fait bien mes complimens a vous ynsi que ma petite je fais bien dé complimens a mes oncles etantes éa toutes anfans je fait vien de compliments a ma mere éa tou mes frères je fait vien des complimens a notre merene je fait bien de compl... »

XXI

BALIVERNES PARISIENNES

XXI

BALIVERNES PARISIENNES

Paris, cette ville si intelligente, si spirituelle, est certainement le lieu du monde où il se débite le plus d'impertinences, de platitudes et de balivernes. Les diseurs de rien y abondent et font paraître le véritable esprit fort rare. On n'en dit pas moins qu'il court les rues; mais ce sont manières de parler. Ce qui court les rues, c'est la sottise; on l'atteint toujours sans la poursuivre. Si les gens

d'esprit étaient chargés exclusivement de tenir le tapis afin d'amuser cette société parisienne qui veut être désennuyée, ils mourraient infailliblement à la peine. Il a fallu consentir à laisser passer de certaines sornettes qui sont à l'esprit ce que le strass est au diamant; on pourrait appeler cela l'esprit des bêtes. Beaucoup s'en divertissent, et c'est parfois un charmant passe-temps. On ne demande à cette sorte de saillies que du naturel. Il appartenait à Gavarni, qui nous a montré tous les genres d'esprit, de nous donner, à titre de récréation, des modèles de ce dernier genre. On voit que cet observateur curieux a suivi la sottise à la trace; mais, en homme de goût, il ne nous en donne que les traits qu'un lecteur délicat goûtera à la faveur de la naïveté qui en est le sel.

BALIVERNES PARISIENNES



— T'as peur du monde?... pour une rupture innocent!... le monde, c'est le tribunal de commerce de tous les commerces.... L'agréé de Calypso n'a jamais tort, mais l'agréé d'Ulysse a toujours raison.



— Comment! feu mon cousin n'aurait laissé que ça! Voyons! je vous le demande, madame Laizardé, depuis trente-sept ans qu'il était phar-

macien! Madame Laizardé, feu mon cousin, pour sûr, devait avoir des fonds placés....

— Sur la caisse apothicaire....



— Cornichon de cabinet de lecture, va!... je demande quelque chose de soigné : il m'envoie ça!

— « La Bruyère.... » qu'est-ce que c'est que ça?

— Un ancien passionné pour la morale, qui est ennuyeux comme les mouches.

— Et moi qui ai manqué d'y demeurer dans cette rue-là!... Voyons! viens-tu-t'en?

— Non! j'ai trop la colique.



— Ma poule, on n'est jamais si bien gratté que par soi-même.



— Je l'ai dit à Clara, j'ai dit : « On fera tant, qu'on finira par me la faire couper, ma barbe. »



— Pourtant, grand-père, si polichinelle de Séraphin n'existe pas, comment peut-il être menteur et coquin comme il est, et farceur ?



Se tromper de fenêtre en cherchant la nièce, et tomber chez la tante !



— Eh! comment vous portez-vous?

— Merci! et la vôtre ?

— A vous rendre mes devoirs.... Couvrez-vous donc!...

— Mais comme vous voyez, et.... vous vous portez bien?



— Je conçois que les directeurs doivent donner difficilement des congés à MM. les comédiens.

— Mais les propriétaires, c'est autre chose!



— . . . . Moi! qui vous parle!

— Hein?

— Moi qui vous parle!!... j'ai été plus sourd que vous!.... A présent, j'entends sonner l'heure à Vincennes, à Saint-Germain, à Saint-Cloud! partout!!... C'est bigrement embêtant! allez!



— Oui, mais si vous vous querellez avec tous les amants de votre femme, vous n'aurez jamais d'amis.



— Paul!

— Hein?

— Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai.

— L'*Émile* de Rousseau non plus!



— Patron !

— Après ?

— Eh bien, j'ai rencontré c'te femme, tu sais, que son homme avait tant battue.... pas changée!

— Tant pis!



Pour ne pas afficher ses amours, sortir précipitamment par la fenêtre.



— Mon Dieu! Fortuné, ne sois donc pas ennuyeux comme ça!

— Tu ne dis pas comment tu voudrais que je fusse ennuyeux.



— D'aucuns disent que vot' mosieu, mosieu Polyte, veut, sauf vot' respect, manger son bien aux truffes....

— Au turf! père Pigaud.



— Savez-vous, Charlemagne, ce que je prends tous les jours après mon dîner, moi?

— Pardieu! mon cher.... vous prenez du ventre.



— Chut!... un actionnaire qui vient toucher son dividende!



— Certainement, c'est très-joli!... mais pour que je tienne en pied là dedans, faudrait m'asseoir.



— Mosieu, j'avais une tante.... qui connaissait beaucoup mamselle Duchênois....

— Quelle femme était-ce?

— Ma tante?

— Non, mademoiselle Duchênois.

— Vous allez voir!... Elle parlait du nez....

— Mademoiselle Duchênois?

— Non, ma tante. Pour lors....

L'HÔTEL DES HARICOTS.



....Malheur ! trois fois malheur aux capitaines rapporteurs
Qui vous y flanquent dedans pour trois fois vingt-quatre heures!



— Merci bien ! Mais dites-moi, mosieu.... d'ici à cette place du Marché, combien peut-on rencontrer de bourgeois trop curieux, sans vous compter?

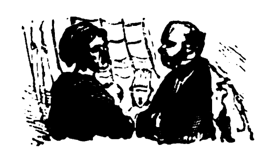
— Mosieu !...

— Ah ! pardon.... en vous comptant.



— Quelle nature! les sites deviennent d'une largeur!...

— Et d'une longueur!...



— Dites donc, mosieu Curtis....
— Oh !... preununcez Keüatiss !
— Oh !... prononcez-le vous-même !



— Eh bien, mosieu, on prétend que Napoléon vous ressemblait : qu'il ne pouvait pas souffrir les bateaux à vapeur.

FIN.

Voici la lettre de Gavarni, signalée déjà par M. Sainte-Beuve et dont je parlais dans mon étude; je l'emprunte au *National* de 1842. C'est un tableau certes des plus complets, jeté d'une main leste sur un album en guise d'esquisse à la mine de plomb : J. C.

« Si tu vas à Tarbes l'année prochaine, mon camarade (ce sera sans doute dans la bonne saison), ne manque jamais de faire ce que je vais te dire : Tu t'achemineras un beau matin par les prairies, en remontant le cours d'un de ces jolis ruisseaux qui descendent de la montagne. Bagnères est à trois lieues; c'est une promenade. Tu déjeuneras à Bagnères. Puis, après avoir dit bonjour en passant au bon M. Jalon, visité ses collections de stalactites, de reptiles, de papillons des Pyrénées, et admiré ses paysages, tu te feras indiquer le chemin de la Capucinière de Médous. A trois pas de là est Baudéan. Tu y verras la maison natale du baron Larrey. Ensuite tu traverseras le village de Campan. Ne va pas t'extasier trop longtemps devant les merveilles de cette vallée de Campan, pour laquelle le poëte Ramond craint tant le voisinage du pic du Midi! Tu auras déploré au Diorama de M. Daguerre, à Paris, le malheur de la vallée de M. Gol-

dau; pareil sort attend celle-ci : « Il faut que le géant soit couché là, dit le poëte, pour que la végétation puisse s'asseior sur son cadavre. » C'est la fatalité des montagnes ! Mais, tout condamné qu'il est par la géologie, ce pic orgueilleux attend depuis le déluge pour faire un chaos de ce paradis; il attendra bien que tu sois passé. Encore faut-il que tu arrives de bonne heure à Grip, si tu veux, pour ton dîner, des truites saumonées pêchées dans l'Adour; c'est un mets qui, là, n'attend jamais le voyageur.

« Après dîner, chemin faisant, tu pourras cueillir des fraises sous les sapins, en montant aux cascades de Grip, et tu croiras rêver les sites que tu y verras. Regarde; tu te souviendras longtemps de ces rochers moussus, de ces arbres, de ces eaux, si tu aimes le pittoresque.

« Aimes-tu le pastoral ? monte encore, tu trouveras les cabanes de Tramesnigues, au soleil couchant, des bergeries et des bergers. Prends garde aux chiens !

« Si le fantastique te plaît davantage, monte, monte toujours, et tu arriveras avec la nuit au sommet du Tourmalet.

« Là, mon ami, sous les rayons blafards de la lune, tu sentiras une plume d'aigle pousser à ton béret; le cœur te battra sous ta blouse, car tu verras sans doute venir à toi, le long de ces rochers bizarres, la dame nuageuse et blanche de la ballade. Il faut croiser ton plaid sur ta poitrine si tu crains le froid; il souffle, la nuit, un terrible vent au Tourmalet!

« Devant toi s'ouvre alors une immense vallée, au fond de laquelle un torrent serpente; c'est le Bastan. Quelques vagues lumières scintillent au loin; c'est Baréges. Descends, tu coucheras à Baréges, ou, si tu n'es pas trop fatigué, à Liez, un peu plus loin. Tu coucheras le lendemain soir à Gavarnie.

« Le matin du troisième jour (tu te seras pourvu d'un bâton ferré, d'une paire de crampons et d'un havresac chargé de vivres), tu iras attendre à l'entrée du cirque que

les premiers rayons du soleil aient atteint les tours du Marboré, suspendu au-dessus de ta tête. Tu te dirigeras vers le pied de la troisième cascade à droite. En août, le lit de cette cascade est ordinairement à sec. C'est par là qu'il faut monter.

« — Monter?

« — Oui, monter à pic, au risque de te rompre vingt fois les os, et monter pendant des heures; quand tu auras gravi le premier gradin, tu te seras élevé d'environ treize cents pieds. Patience! c'est la moitié du chemin.

« Il y a ensuite un pic noir à tourner, puis un grand bassin dans lequel il faut descendre par des crevasses, en s'aidant de quelques aspérités friables qui se brisent et roulent sous les pieds. Il faut remonter de l'autre côté, redescendre et remonter encore. On se trouve alors comme accroché aux flancs d'un pic qu'on nomme la Penne de Saint-Bertrand. Ici commence un plateau uni qui a bien une petite lieue de longueur. Il domine, en surplombant, une vallée qui mène en Espagne. Mais ce n'est pas de l'Espagne qu'il s'agit. Seulement, s'il te prend fantaisie de regarder en bas, sur le tapis vert de la vallée, d'infiniment petites bêtes blanchâtres qui s'y remuent lentement, et qui sont des moutons, ne t'aventure pas trop près de la pente de cette roche polie. A ces hauteurs, le vertige vous prend. Admire plutôt, en face de toi, cette mer de montagnes et cet horizon bleu, formé de plusieurs provinces, qui se voit entre les vagues des premiers plans. Quelle gigantesque nature! Et pas un homme, pas un arbre, pas une plante! Partout de la pierre calcinée par le soleil ou la neige, et quelques nuages en flocons, pris aux dents de ces grandes scies.

« Or, c'est pour te montrer cette neige de près et te parler d'une idée qui m'est venue à ce propos, mon camarade, que je t'ai fait monter là. Bois quelques gouttes de rhum, un peu de courage encore, et nous allons arriver à la hauteur où l'on

grille au soleil, tandis qu'on gèle à l'ombre : nous y voici. Asseyons-nous et causons.

« Vois-tu, ces plaques de neige, ordinairement triangulaires, toujours à l'ombre, sont toujours plus petites que l'ombre. Où l'ombre est maintenant le soleil sera tout à l'heure. Mais le soleil a beau tourner vite, la nuit ne manquera pas de venir avant qu'il ait tout réchauffé autour du pic. La neige est l'exact tracé de l'espace qu'il a dû laisser.

« — Eh bien ? dis-tu.

« — Eh bien, en me demandant où l'on pourrait loger convenablement les critiques, gens assez gênants par ici (pardon, mon vieux Nick), et toujours jaloux d'affirmer quelque chose de triste, j'ai songé à ces bancs de neige en l'air qui leur conviendraient à ravir. N'auraient-ils pas là tout ce qu'ils demandent ? Élévation de points de vue, profondeur pour les aperçus, de l'espace à souhait pour les généralités, et surtout éloignement raisonnable des frivoles préoccupations des arts d'ici-bas. Au moins là, ces sages, qui cherchent partout des raisons de grelotter au milieu de ces fous échauffés d'un rien qui sont les artistes, au moins les critiques pourraient-ils émettre en toute conscience une proposition incontestable et convenablement ennuyeuse : *Il gèle pourtant quelque part en plein midi dans le mois d'août.* »

GAVARNI.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

9374. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

05

